This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

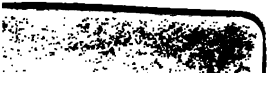
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

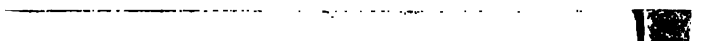
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06823756 3



ZET
REIGN



MÉMORIAL

RELIGIEUX ET BIBLIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN, IMPRIMEUR DU ROI.

MÉMORIAL

RELIGIEUX ET BIBLIQUE,

OU

CHOIX DE PENSÉES

SUR LA RELIGION

ET SUR L'ÉCRITURE SAINTE.

PAR G. P.

Omnia religione moventur.
CIC. v. in Verr.

SYRACUSE LIBRARY NEW-YORK

DIJON,
VICTOR LAGIER, LIBRAIRE, RUE RAMEAU.

M. DCCC. XXIV.

AVERTISSEMENT.

Ce recueil n'est point un ouvrage de dévotion proprement dit ; c'est un petit livre religieux destiné à rappeler ces grandes vérités, ces vérités éternelles, seules bases sur lesquelles reposent le bonheur de l'homme et la garantie de l'ordre social.

L'existence de Dieu démontrée jusqu'à l'évidence ; l'excellence, la vérité, la nécessité et l'institution divine de la Religion ; l'immortalité de l'ame, qu'on ne peut révoquer en doute ; un tableau frappant du jugement dernier, imité d'Young ; l'analyse raisonnée des beautés de la Bible considérée sous le rapport reli-

gieux, moral, historique et littéraire; les caractères particuliers qui la distinguent de toutes les productions humaines; un aperçu rapide des différentes parties et des livres qui la composent : tels sont les objets que renferme le MÉMORIAL que nous offrons au public, et qui sans doute sera apprécié par tout lecteur de bonne foi et bien intentionné qui le lira avec quelque attention.

Diverses parties de cet opuscule ont une teinte littéraire, qui, plus appropriée au goût du siècle, sans pourtant s'écarter de la sévérité du style religieux, conviendra peut-être mieux à certaines classes de lecteurs. Parmi le grand nombre d'articles qu'on y trouve, quelques-

sont de nous ; mais la très grande majorité provient des auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes qui, en général, nous ont paru avoir parlé de la Religion et de la morale avec le plus de force, de logique et de talent. Nous devons ces extraits à une longue habitude de faire toutes nos lectures, la plume à la main, et de ne laisser passer aucun morceau saillant, aucune pensée forte sans les recueillir précieusement, ou au moins sans les noter exactement ; et en cela nous imitons un écrivain célèbre du XVIII.e siècle, qui disoit : « Je passe ma vie à chercher des perles précieuses ; quand j'en trouve, je les mets à part, et j'en fais mon profit. »

Quoique les nombreuses citat
rapportées dans le MÉMORIAL so
distinguées par des guillemets, n
avons à regretter que plusieur
soient pas accompagnées du non
leurs auteurs. Que l'on ne croie
que cette omission ait eu pour
de nous approprier ce qui ne n
appartient point ; elle provient
ce que la plupart de nos extra
ayant été, depuis plusieurs ann
rédigés séparément ou copiés
hâte, nous avons quelquefois ou
d'y ajouter le nom de l'auteur. P
remédier à cette omission, nou
lons, autant que notre mém
peut nous le rappeler, donne
liste de ceux à qui l'on doit les
vrages où nous avons puisé nos
traits. Nous devons prévenir

l'on trouvera dans cette liste plusieurs écrivains qui sont loin de figurer parmi les apologistes de la Religion. Que l'on n'en soit pas surpris; c'est à dessein que nous les avons mis à contribution, parce que rien ne prouve plus l'évidence et l'empire irrésistible de la Religion, que ces aveux précieux arrachés à ses ennemis par la force de la vérité. Telle est la différence qui existe entre l'impie et l'homme religieux. Celui-là reconnoît malgré lui la grandeur, la nécessité de la Religion et ne peut s'empêcher de lui rendre parfois hommage, tandis que l'homme religieux, toujours le même, toujours inébranlable sur les bases de la foi, ne fera jamais la moindre concession aux doctrines pernicieu-

ses de l'incrédulité. On a eu beau torturer les *pensées* de Pascal, pour y trouver quelque chose d'équivoque ; la mauvaise foi s'est bientôt décelée elle-même, et l'œuvre d'iniquité est retombée sur ses auteurs.

Voici la liste de la plupart des hommes célèbres dont les pensées et les extraits forment la base de notre MÉMORIAL : Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Platon, Xénophon, Cicéron, Salluste, St. Paul, St. Athanase, St. Jean-Chrysostôme, St. Augustin, St. Grégoire-le-Grand, Mahomet, St. Thomas d'Aquin, Descartes, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Racine, Bossuet, Bayle, Fénélon, Saint-Evremont, Shaftesbury, Prideaux, Frayer, Mme de Lambert, Newton, Massillon, Plu-

che, le P. Lami, Sterne, Young, Vauvenargues, Montesquieu, Ganganelli, Voltaire, Rousseau, Radonvilliers, Buffon, Jamin, Guenard, W. Jones, La Harpe, W. Paley, Bonald, La Mennais, Frayssinous, Châteaubriand, De Maistre, Fayet, Bergasse, etc. etc. Quelle que soit la divergence d'opinions religieuses et morales, qui existe parmi ceux qui composent cette liste, nous pouvons assurer que toutes les pensées extraites de leurs ouvrages, et consignées dans le MÉMORIAL, tendent au même but qui est de prouver la vérité, la nécessité et l'excellence de la Religion.

CHOIX DE PENSÉES

SUR

LA RELIGION.

I.

On dit bien l'origine des sociétés, l'origine des lois, l'origine des sciences; on dit même l'origine des cultes; mais on ne dit pas l'origine de la Religion (1). Pourquoi? C'est que les principes religieux ont été gravés dans le cœur de l'homme aussitôt qu'il est sorti des

(1) On entend ici par le mot religion, pris dans une acception générale, les principes religieux, c'est-à-dire, ce sentiment intime que l'homme a de la Divinité, dès qu'il est susceptible de la moindre réflexion.

mains du Créateur; et que le premier sentiment qu'a éprouvé le premier homme, aussitôt qu'un souffle de vie l'a animé, a été celui de la connoissance de son divin Auteur (1).

---

(1) La propriété du mot *origine*, dans cet article, me rappelle un passage d'un écrivain moderne, sur l'origine de différens mots qu'il cite pour prouver que dans l'usage et les règles des langues il y a bien moins d'arbitraire que l'on ne pense. Voici ce passage :

« Les langues, dit le profond auteur, sont les archives impérissables du genre humain; elles sont aussi, comme la littérature, l'expression de la société, et il y a dans leurs usages et leurs règles bien moins d'arbitraire que l'on ne pense. Est-ce, par exemple, arbitrairement qu'on dit dans la langue la plus vraie de l'Europe : *rendre* la justice, et non donner ou accorder la justice? Et n'est-ce pas l'expression ineffaçable de cette vérité éternelle, que la justice n'est entre les mains des rois, que comme un dépôt qu'ils doivent

II.

L'Abbé Galiani, si original dans ses pensées et dans son style, dit : « La Religion seule distingue l'homme de la bête; elle fait notre trait caractéristique. Au lieu de définir l'homme, un animal raisonnable, il falloit l'appeler un animal religieux (1). Tous les animaux sont raisonnables; l'homme seul est religieux..... Oui, j'oserai soute-

---

rendre à leurs sujets, à tous, et à chacun, quand ils en sont requis? Est-ce arbitrairement que l'on dit les *erreurs* de Jean-Jacques Rousseau, ou de tel autre, et qu'on ne peut pas dire les *vérités* de Bossuet, pas même de Saint Augustin; et n'est-ce pas l'expression de cette vérité, que l'erreur est de l'homme et que la vérité est de Dieu? »

(1) Je pense que l'auteur eût mieux fait de dire *être religieux;* car le mot *animal,* joint à l'épithète *religieux,* présente quelque chose

VII.

« DIEU est possible, donc il est; car s'il n'étoit pas, il ne seroit pas possible qu'il fût; » puisque nul autre être ne pourroit réaliser cette possibilité et le faire être.

VIII.

« LES hommes nomment Dieu, donc il est; » car s'il n'étoit pas, il ne seroit pas nommé.

IX.

MAIS enfin, qu'est-ce que Dieu? Question profonde. En vain j'interroge la nature. « Je l'ai demandé à la terre, dit Saint Augustin, et la terre m'a répondu : Ce n'est pas moi; et tout ce qu'elle contient m'a fait la même ré-

ponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, aux poissons et à tous les animaux qui se promènent dans l'eau ou rampent sur la terre, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, et il m'a répondu aussi bien que tous ses oiseaux : Anaximène s'est trompé, car je ne suis pas Dieu. Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune, aux étoiles; et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette Divinité que vous cherchez. Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens, et leur ai dit : Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins quelque chose de lui; et ils s'écrièrent tous d'une voix : C'est lui qui nous a créés. » Mais ce n'est pas là ce que je désire savoir; je demande

qu'est-ce que Dieu, et on me dit ce qu'il n'est pas. Je recourrai donc au livre sacré, et j'y trouverai que Dieu parlant à Moïse lui dit : JE SUIS CELUI QUI EST, *ego sum qui sum. Sic dices filiis Israel :* QUI EST *misit me ad vos* (Exod. c. III, v. 14). Que signifient ces paroles, JE SUIS CELUI QUI EST ? Dans leur majestueux laconisme, elles signifient l'Être par excellence, l'Être nécessaire, l'Être éternel, l'Être immuable, l'Être indépendant, l'Être principe et source de tous les autres. JE SUIS CELUI QUI EST, tel est le grand nom que Dieu a dans l'éternité, et qui met un intervalle immense entre lui et les créatures. « Rien, dit Rousseau, n'existe que par CELUI QUI EST; c'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire. C'est lui qui ne cesse

de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, et aux justes oubliés que leurs vertus ont un témoin. » Enfin, tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui; et c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; *ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia* (ad Rom. XI, v. 36); *in ipso enim vivimus, et movemur, et sumus.* (Act. Ap. XVII, v. 28.)

X.

Lord Shaftesbury disoit : « Le monde seroit orphelin si Dieu n'existoit pas. » Cette belle pensée coïncide avec ce vers très connu :

« Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer. »

Inventer Dieu ! ! Plus on réfléchit, plus on descend au fond de son cœur, plus on est convaincu qu'il est de toute im-

possibilité que Dieu soit une invention, et qu'une telle invention puisse jamais avoir été du fait des hommes. Écoutons Cicéron (dans ses *Tusculanes*, liv. 1) : « La preuve la plus forte de l'existence de Dieu, dit-il, c'est qu'il n'est point de peuple si barbare, ni d'homme si abruti qui n'ait le sentiment de la Divinité. Plusieurs, abusés par des coutumes vicieuses, se forment d'indignes idées de Dieu ; tous cependant croient qu'il existe une puissance et une nature divine. Or, ce n'est point ici une opinion que les hommes se sont communiquée par le discours, ou qu'ils soient convenus d'adopter, une opinion affermie par les institutions et par les lois. En toutes choses le consentement unanime des peuples doit être regardé comme la loi de la nature. » Ajoutons avec un auteur moderne, « que la

Religion est si naturelle à l'homme que peut-être il n'est pas en lui de sentiment plus indestructible. Même lorsque son esprit le repousse, il y a encore dans son cœur quelque chose qui le lui rappelle; et cet instinct religieux qui se retrouve dans tous les hommes, est aussi le même dans tous les hommes. Entièrement à l'abri des écarts de l'opinion, rien ne le dénature, rien ne l'altère. Le pauvre Sauvage qui adore le grand Esprit dans les solitudes du Nouveau Monde, n'a pas sans doute une notion aussi nette et aussi étendue de la Divinité que Bossuet; mais il en a le même sentiment. »

XI.

Rois, sujets, étrangers, barbares, savans, ignorans, tous ont un égal intérêt à reconnoître la main de Dieu

dans le spectacle de l'Univers. N
ne peut s'affranchir du joug de cel
qui, du haut des cieux, commande
tous les peuples de la terre, et tie
sous sa loi les empires, les hasard
les tombeaux, la gloire, la vie et
mort.

XII.

PASCAL a dit sur l'immensité
Dieu : « C'est un cercle dont le cent
est par-tout et la circonférence nu
part. » Mais cette idée n'est pas de lu
car on trouve dans l'édition des *Œ*
vres d'Aristote, gr.-lat., donnée p
Guill. Duval, en 1629, 2 *vol. in-fo.*
cette phrase où Dieu est défini : *Spha*
intelligibilis, cujus centrum ubiqu
circumferentia nullibi ; et M.lle
Gournai a répété ce mot dans sa Préfa
de Montaigne, édition de 1635. Pas
est né en 1623.

XIII.

MAHOMET a quelquefois de grands traits ; il introduit Dieu qui parle ainsi à l'homme : *Omnia propter te feci, te autem propter me.* Tout ce qui existe, je l'ai fait pour toi ; mais toi, je t'ai créé pour moi.

XIV.

« LA Religion, selon l'expression d'un auteur moderne, est la chaîne d'or qui suspend la terre au trône de l'Eternel. » Cette pensée rappelle ces beaux vers :

Sainte Religion dont le regard descend
Du Créateur à l'homme et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui pour notre bonheur unit la terre au ciel,
Et balance le Monde aux pieds de l'Éternel.

XV.

Il y a deux sortes de lumières bien opposées, et entre lesquelles on a le choix pour se diriger dans les sentiers obscurs et épineux de la vie : l'une d'en haut, qui, semblable à celle du soleil, nous vient du ciel ; et l'autre d'en bas, qui, semblable à celle que produit un volcan au moment de l'éruption, paroît sortir des gouffres infernaux. L'une est plus douce, elle éclaire sans brûler ; l'autre est plus vive, elle dévore en éclairant.

XVI.

Le monde politique est constitué comme le monde physique. Les corps politiques ont, comme les corps célestes, leur mouvement propre et leur mouvement général, leurs mouvemens ap-

rens et leurs mouvemens réels; et tandis que la politique, dans sa rotation de quelques heures, croit entraîner autour d'elle la Religion, c'est la Religion, ce soleil du monde moral, immobile au centre du système, qui l'éclaire de sa lumière, l'enchaîne et la retient dans l'immense orbite de son année éternelle. Et les planètes politiques ont aussi leurs satellites et leurs éclipses; et de loin en loin d'effrayantes comètes apparoissent sur l'horizon, et menacent la société de destruction.

XVII.

Pour éviter ces terribles bouleversemens, il faut bien se convaincre que la Religion est de tous les moyens le plus efficace pour conserver la paix et le bon ordre dans un Etat. Les sujets y appren-

nent l'obéissance au Prince et aux lois; les enfans, le respect pour leurs pères et mères; les serviteurs, la fidélité pour leurs maîtres; tous enfin la justice, la charité, et tous les autres devoirs des hommes, selon les diverses relations qu'ils peuvent avoir entre eux.

XVIII.

Pour les Princes comme pour les sujets, pour les administrateurs aussi bien que pour les administrés, pour les Souverains comme pour les peuples, la Religion est le plus sûr garant de l'accomplissement des devoirs; et la saine politique n'a point de source plus pure ni de base plus solide que la saine morale appuyée sur la Religion. Aussi, selon Montesquieu, l'antique Rome étoit, dans la tempête, un vaisseau re-

tenu par deux ancres, la Religion (1) et les mœurs.

(1) Les Romains étoient très religieux, quoiqu'enveloppés des ténèbres du paganisme; ils préféroient la religion à tout. Cicéron dit formellement dans l'une des Verrines : « *Omnia Religione moventur;* la Religion est la base de tout. » Et ailleurs, dans son Traité des lois, il s'exprime ainsi : « Que l'on commence par persuader aux citoyens que les dieux sont les maitres et les modérateurs de l'univers, qu'ils président à tous les événemens, qu'ils sont les bienfaiteurs du genre humain, qu'ils connoissent chaque homme en particulier, qu'ils savent ce qu'il fait, ce qu'il pense, quel motif l'anime dans les pratiques de la religion; enfin qu'ils discernent entre les hommes pieux et les impies. »

Salluste, dans une lettre particulière à Jules César, son ami, lui dit : « Je tiens pour une vérité constante, qu'une puissance divine surveille les actions des hommes; que bonnes ou mauvaises, elles ne sont pas sans conséquence, et qu'elles auront naturellement pour

XIX.

Mais il n'appartient qu'à la Religion chrétienne d'affermir les trônes et les

---

leurs auteurs des suites de leur espèce, c'est-à-dire, bonnes ou mauvaises (*sed naturâ diversa præmia bonos malosque sequi*). Cela ne se manifeste pas toujours d'abord; mais, dans le délai, la conscience de chacun lui apprend ce qu'il doit en attendre. »

Horace, dans une de ses odes, s'écrie: « Romains, vous porterez la peine que vos pères ont méritée, jusqu'à ce que vous ayez relevé les temples des dieux et leurs autels qui tombent en ruine, et renouvelé leurs statues que le temps a défigurées. Si vous êtes les maîtres du Monde, c'est que vous avez reconnu l'autorité des dieux sur vous. Cette soumission a été le principe de votre grandeur; c'est à elle que vous devez rapporter le succès de vos entreprises. Depuis que les dieux se sont vus négligés, ils ont affligé l'Italie de toutes sortes de maux. »

empires, parce qu'elle seule apprend à ses enfans que c'est leur Dieu qui établit les Souverains. « César nous appartient, disoit Tertullien ; c'est notre Dieu qui l'a placé sur le trône : *Noster est magis Cæsar à nostro Deo constitutus.* » Quel motif de soumission et d'obéissance, de savoir que l'on a un Prince établi par le Dieu qu'on adore !

XX.

Non, un Etat ne peut subsister sans l'obéissance aux lois. Or, il n'appartient qu'à la Religion d'en convaincre les citoyens, c'est-à-dire, de pénétrer leur cœur de la nécessité d'obéir parce que c'est Dieu qui commande. Les philosophes peuvent proposer de belles lois aux peuples ; « mais, dit Lactance, ces préceptes n'ont point de force, parce qu'ils

sont purement humains et qu'ils manquent d'une autorité supérieure, qui est celle de Dieu. Dans ce cas-là, personne ne croit, parce que celui qui écoute s'estime autant que celui qui commande. » C'est le propre de la Divinité de donner le nerf aux lois humaines, en commandant aux citoyens d'obéir aux Puissances.

XXI.

Selon une belle pensée de Rivarol, « le corps politique est comme un arbre; à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre. »

XXII.

Sans Religion, point d'Etats : le Prince ne commande qu'aux corps; per-

sonne n'est puni dans les tribunaux pour les péchés de pensée, *cogitationis nemo pœnam patitur.* Dieu commande aux esprits. L'obéissance du corps est bien fragile, si elle n'est accompagnée de celle de l'esprit. Tout citoyen qui n'obéit pas à son Roi par devoir, est un sujet dangereux prêt à secouer le joug à la première espérance d'impunité. Aussi Charlemagne a dit dans un de ses Capitulaires : «Nous ne pouvons comprendre comment des personnes qui désobéissent à Dieu et à ses Pontifes, peuvent nous être fidèles.» Un peuple impie est ennemi du trône.

XXIII.

En effet, qu'est-ce que la société sans les lois, et les lois sans les mœurs, et les mœurs sans la Religion, et la Religion sans le sacerdoce?

XXIV.

Oui, un Etat qui, dans ses convulsions politiques, bannit la Religion et proscrit ses Ministres, est un vaisseau dont on brise le gouvernail, et dont on jette le pilote à la mer au milieu de la tempête.

XXV.

Par-tout où il y aura une société établie, une Religion est nécessaire. Les lois veillent sur les crimes publics, et la Religion sur les crimes secrets.

XXVI.

Tel est le rapport admirable établi par la Providence entre la Religion et la société, que le bonheur des Etats

dépend nécessairement de l'observation des lois divines. L'esprit de subordination et d'obéissance, qui fait les enfans de Dieu, fait aussi les sujets fidèles; et la même liberté de penser, qui enfante les systêmes irréligieux, ébranle les fondemens du trône et de l'autorité. (Voy. les *Actes de l'Assemblée du Clergé*, de 1765.) Depuis que ces vérités ont été publiées, n'en avons-nous pas vu et n'en voyons-nous pas la preuve tous les jours? N'avons-nous pas acquis la conviction que quand une fois on ose interroger le Ciel et lui demander compte de ses voies, de ses jugemens et de ses oracles, on n'hésite plus à interroger les maîtres de la terre, à soumettre à l'examen les titres de leur pouvoir, à discuter leurs droits et les principes de l'obéissance qui leur est due?

XXVII.

Rappelons-nous toujours que la
ligion a posé, comme base de l'ordre
cial, des principes d'ordre et de sou
sion, dont on ne peut s'écarter
courir le risque d'un bouleversen
général. Écoutons sa voix, c'est cell
Jésus-Christ lui-même et de ses A
tres; elle nous crie : « La puissanc
« Prince vient de Dieu, de qui ém
« tout pouvoir. Qui résiste aux p
« sances, résiste à l'ordre de Dieu
« me. Vous devez leur obéir, non
« lement par crainte, mais encore
« devoir. Rendez à César ce qui ap
« tient à César, et à Dieu ce qui ap
« tient à Dieu. Soyez donc soumi
« Prince, comme dominant sur tou
« à ses Ministres, comme ses délé
« pour protéger les bons et puni

« méchans ; parce que tel est l'ordre de « la Providence. »

Ces vérités éternelles s'accordent parfaitement avec les maximes de l'antique sagesse même des païens ; car Xénophon nous dit : « Les villes et les nations les plus attachées au culte divin, ont toujours été les plus durables (1), comme les siècles les plus religieux ont toujours été les plus distingués par le génie. » Cela a été tellement senti par les modernes, que Hume avance cette proposition : « Cherchez un peuple sans Religion ; si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes. »

(1) La France en fournit une preuve inconestable; c'est la plus ancienne monarchie e l'Europe, et si ce beau royaume a été un stant rayé du catalogue des monarchies, st lorsque le culte a été proscrit.

XXVIII.

On ne peut trop le répéter, la Religion est le frein le plus puissant pour fixer la légèreté du peuple et le maintenir dans une juste subordination à l'égard du Souverain. L'irréligion, au contraire, conduit à la révolte en faisant passer tous les Princes pour des tyrans (1).

« Qui rejette la Religion, disoit Platon, arrache les fondemens de la société. » Tout impie doit donc être regardé comme ennemi de l'Etat.

---

(1) Dans quelle circonstance avons-nous vu traiter de tyran le meilleur des hommes, le plus humain, le plus vertueux des princes, le roi le mieux intentionné, Louis XVI enfin? N'est-ce pas quand la Religion n'existoit plus en France?

XXIX.

L'IRRÉLIGION, selon Rivarol, est un sacrilège politique aux yeux des hommes, comme à ceux de la Divinité. Il reprochoit à l'Assemblée nationale l'affectation constante qu'elle avoit mise à ne jamais prononcer le nom de Dieu (1).

---

(1) Trente ans de révolution n'ont pas corrigé certains publicistes de cette espèce de théophobie, lorsqu'il est question d'actes publics. En voici un exemple remarquable : Dans la séance de la Chambre des Députés, du 17 avril 1819, le Gouvernement présenta un projet de loi sur la répression des délits de la presse, dont un article portoit, *tout outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs sera puni*, etc. La discussion s'engage; des membres demandent qu'on ajoute à l'article, *tout outrage à la* RELIGION, *à la morale publique*..... Au mot *Religion*, je ne sais quel Député se lève avec vivacité, et non-seu-

« O apprentis en politique et en philosophie ! s'écrioit-il, est-ce que le juge de toutes les consciences n'est pas le garant de toutes les propriétés ? Et quand Dieu ne seroit que la plus belle conception de l'esprit humain, est-ce en faisant votre métaphysique, que vous deviez l'oublier ? »

---

lement s'oppose à ce que ce mot soit compris dans la loi, mais même demande qu'on en retranche ceux-ci, *à la morale publique.* Alors M. Ribard, justement indigné, s'écrie : « Jamais peuple au monde s'est-il trouvé dans une position plus extraordinaire que la nôtre ? A force de concessions faites aux idées prétendues philosophiques, nous en sommes venus à ne pas oser prononcer le nom de Dieu. Il est banni de nos lois. Le mot de Religion ne peut pas y trouver sa place, et l'on propose même aujourd'hui d'effacer ceux de morale publique, de peur que ce soit, dans la pensée de quelques-uns, la Religion en péri-

XXX.

La Religion est si naturelle à l'homme, que tous les efforts d'un Gouvernement qui voudroit la détruire, n'aboutiroient qu'à la faire renaître sous les formes de la superstition; et les

---

phrase. Ainsi vingt-huit millions d'hommes se taisent et dissimulent leur croyance, apparemment pour ne pas troubler les apprêts d'une nouvelle apothéose de la raison. On ne vous verra pas, Messieurs, fléchir le genou devant l'idole. Si la loi que vous allez faire n'arrête pas ce débordement, elle sera du moins une protestation salutaire, un fanal placé assez haut pour être vu de la nation entière et pour confirmer dans sa croyance cette immense majorité des Français qui veut encore son Dieu et son Roi. »

Quel superbe élan d'une véritable éloquence !

peuples deviendroient crédules en cessant d'être croyans.

XXXI.

« La Religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison ; mais elle l'épure et l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes, mais elle en fait de vrais sages. La morale humaine n'est point le Christianisme, mais elle ne peut le contredire : elle vient du Ciel, comme lui. La pratique de la morale, c'est la justice, qui comprend également la piété et l'humanité, et en elles toutes les vertus. La piété adore Dieu avec le respect profond d'une foible créature pour le Dieu de l'univers et la tendre confiance d'un fils pour son père. » Qui est l'homme pieux, le sage, le philosophe chrétien qui rend un si

bel hommage à la Religion? Le croira-t-on? C'est le célèbre Diderot, dans son *Traité de l'Education publique* (1).

(1) On sait quel rang tient cet écrivain parmi les philosophes du XVIIIe siècle; la majeure partie de ses ouvrages offre des principes bien différens de ceux qu'il a développés dans son *Traité de l'éducation;* cependant on sait qu'au milieu même de ses explosions philosophiques, il étoit intérieurement pénétré de la nécessité des principes de la Religion catholique. Un jour l'académicien Beauzée allant chez lui, fut tout étonné de le trouver faisant répéter le catéchisme à sa fille. Diderot rit de sa surprise et lui dit: « Eh! quels meilleurs fondemens puis-je donner à l'éducation de ma fille, pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour, fille respectueuse et tendre, digne épouse et bonne mère? Est-il au fond, car il faut en convenir, une morale qui vaille celle de la Religion et qui porte sur de plus puissans motifs? »

XXXII.

Il existe encore un beau témoignage rendu au Christianisme par un homme de lettres du XVIIIe siècle, très connu. Voici ce morceau adressé à l'impératrice de Russie, Catherine II : « Il est, dit l'auteur, un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le Christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs, après qu'ils l'avoient si cruellement et si vainement persécuté.

« Quelques prétendus esprits forts disent que le Christianisme est gênant ; c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande.

Il est nuisible, ajoutent-ils ; c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société. Ses devoirs excluent ceux de citoyen ; c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les devoirs de son état. Il favorise le despotisme, l'autorité arbitraire des princes ; c'est méconnoître son esprit, puisqu'il déclare, dans les termes les plus énergiques, que les Souverains, au tribunal de Dieu, seront jugés plus rigoureusement que les autres hommes, et qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils auront joui sur la terre. La foi qu'exige le Christianisme, contredit et humilie la raison ; c'est insulter à l'expérience et à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient

cette raison toujours vacillante, toujours inquiète, quand elle est abandonnée à elle-même (1).

« Que deviendroit donc le Monde; que deviendroient ceux qui l'habitent, si, par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la Religion n'adoucissoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, et plus encore

(1) Il y en a qui ajoutent à ces reproches calomnieux contre la Religion, le suivant: « La Religion, disent-ils, n'est pas un motif réprimant, puisqu'elle ne réprime pas toujours; n'est-ce pas dire que les lois civiles ne sont pas non plus un motif réprimant? car elles ont le même inconvénient. Mais il faut faire attention qu'un remède n'est pas impuissant parce qu'il ne guérit pas toujours; l'effet peut quelquefois manquer par une autre raison que par la foiblesse de la cause.

aux gens de bien? C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette Religion fait connoître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent autant qu'il est possible les adversités humaines.

« Comme l'ordre de la société exige, pour son propre soutien, de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général et sur les particuliers, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices; quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumière qui lui apprend à supporter les amertumes de son sort; sans un contrepoids qui réprime les soulèvemens d'une sensibilité trop souvent juste; sans une

loi de soumission qui lui fait accepter, par des vues surhumaines, tout ce qui peut blesser son esprit et révolter son cœur? Le mal du chrétien n'est aux yeux de la Foi qu'un mal passager, et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'injustice et d'iniquité.

« Par la Religion seule, les maux cessent d'être ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule, l'homme, élevé au-dessus de lui-même, se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitemens, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bon-

heur et de paix au-dessus de tous les revers. »

XXXIII.

Il seroit impossible d'énumérer tous les bienfaits que le Christianisme a répandus sur le genre humain, depuis qu'il a succédé aux erreurs et aux folies du paganisme et de l'idolâtrie.

XXXIV.

Pourroit-on nous dire combien il auroit fallu à la politique de temps, d'efforts et de dépenses pour faire dans le Monde une petite partie de ce que la Religion a fait avec des promesses et des menaces ?

XXXV.

Les Missions, dit M. de Buffon, ont soumis plus d'hommes dans les nations

barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon : la douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu constamment pratiquée par les Missionnaires, ont touché ces Sauvages et vaincu leur défiance et leur férocité. Ils sont souvent venus d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits ; ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la Religion que d'avoir civilisé les nations et jeté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu.

XXXVI.

PRÉTENDRE que la morale peut subsister sans la Religion, c'est prétendre qu'un lierre de quarante pieds de haut

peut rester debout en coupant le chêne qui lui sert d'appui.

XXXVII.

La Religion est à la morale ce que la charpente osseuse est au corps humain ; elle la soutient et lui donne toute sa force.

XXXVIII.

Comme la Religion parle beaucoup au cœur, elle l'ouvre aux sentimens tendres, et c'est aussi de ce côté qu'elle a renforcé la sévérité de sa morale.

XXXIX.

Le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes ; la Religion seule calme tout,

et console de tout. En nous unissant Dieu, elle nous réconcilie avec n semblables et avec nous-mêmes (1).

XL.

La Religion renferme quelque ch de mystérieux et de relevé dans dogmes, de sévère dans ses précepte

(1) Puisqu'il est ici question du passé, présent et de l'avenir, nous rapporteron ce sujet une pensée d'un auteur moderne lèbre, qui fait voir la différence qui existe tre l'esprit et le corps. « L'homme par corps, dit-il, n'existe que dans le prése il n'existe par son esprit que dans le pass dans l'avenir, car le présent est insaisissa à la pensée. Le mode d'existence du corp de l'esprit diffère donc essentiellement. L prit et le corps sont donc d'une nature es tiellement diverse. » Nous livrons cette c séquence aux matérialistes pour en faire l' jet de leurs réflexions.

d'austère dans ses conseils, de magnifique dans ses promesses, de terrible dans ses menaces. Cet ensemble est singulièrement propre à former des habitudes graves, des sentimens élevés et de forts caractères.

XLI.

La force du vrai chrétien est dans la foi; sa consolation dans l'espérance; sa vie dans la charité; sa politique dans la vérité; son triomphe dans le martyre, et sa couronne dans le ciel.

XLII.

Quoi de plus beau que ce portrait tracé de la main de Massillon! « Représentez-vous un véritable chrétien, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de

tous les mouvemens de son cœur ; ex
çant un empire glorieux sur lui-mêm
possédant son ame dans la patience
dans l'égalité, et régissant toutes
passions par le frein de la tempéran
humble dans la prospérité, const
dans la disgrace, joyeux dans les tri
lations, paisible avec ceux qui haïs
la paix, insensible aux injures, sens
aux afflictions de ceux qui l'outrage
fidèle dans ses promesses, religieux d
ses amitiés, inébranlable dans ses
voirs ; peu touché des richesses q
méprise ; environné des honneurs q
craint ; plus grand que le monde en
qu'il regarde comme un monceau
poussière. Quelle élévation ! La phil
phie ne détruisoit les vices que par l
ce. Elle n'apprenoit avec faste à mépr
le monde, que pour s'attirer les app
dissemens du monde ; elle cherc

plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire, l'orgueil..... Mais la Religion élève le chrétien au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher à être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténèbres; il n'entre dans sa vertu que l'amour du

devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul..... Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes ; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la Religion élève l'homme de bien. »

XLIII.

Les humbles pratiques de la Religion pourroient se comparer aux petits soins de l'amour ou de l'amitié, qui font la douceur de la vie et le bonheur des ames sensibles.

XLIV.

M. Bergasse, dans son *Essai sur la propriété*, a un beau morceau sur la

Religion. Après avoir peint un villageois qui, le jour des Morts, pleure sur la tombe de son père, parce que celui-ci avoit eu, de son vivant, quelque chose à se reprocher, l'auteur dit :

« Qu'elle est grande, qu'elle est vraie la Religion qui, assise sur les tombeaux comme une divinité silencieuse, en bannit cependant l'épouvante, et la remplace par l'élan du cœur vers un avenir si consolant; qui donne à la foible humanité la puissance de la prière, de la prière, noble et touchant entretien du sentiment et de la pensée avec celui qui a fait le sentiment, avec le Dieu qui a créé la pensée (1)! Qu'elle est grande, qu'elle est vraie,

(1) La prière prévient la tentation, ou nous donne la force de la vaincre, en armant Dieu pour nous. Prier, c'est s'humilier; prier,

mon partage ! Qu'elle sera grande encore, qu'elle sera vraie, lorsque parvenu au dernier terme de ma destinée terrestre, elle m'apparoîtra superbe et fidèle, entre le passé qui s'enfuit, le présent qui s'efface et l'éternité qui s'avance, prononçant avec moi une dernière bénédiction sur ceux qui seront destinés à me survivre et auxquels je ne laisserai bientôt, au lieu d'instructions et d'exemples, que des souvenirs !

« Or, je le demande, que sont les vains systêmes des philosophes du siècle à côté de ces dogmes consolateurs ? Sera-ce à l'aspect de ce cimetière, de ces tombeaux sanctifiés par la prière, que l'orgueilleuse et froide impiété osera nous dire que le seul être *qui connoît l'espérance*, s'éteint tout entier ; que le seul qui peut donner un avenir à cha-

ne de ses pensées, est cependant lui-
ême sans avenir? Ah! s'il étoit vrai
u'en effet au-delà du temps nous ne
ussions pas destinés à devenir citoyens
l'une patrie éternelle; si ce n'étoit là
ju'une pompeuse illusion de notre esprit
abusé, que seroient nos sociétés sur la
terre? Nous voudrions jouir et nous n'ai-
merions pas. Et que faire d'une multi-
tude qui se dispute des jouissances et
qui ne sait plus aimer?

« Oh! combien ils sont coupables
ceux qui, dans les jours de notre dé-
lire, se sont occupés de détruire l'anti-
que foi de nos pères, et qui, n'éveil-
lant en nous que des passions, et avec
leurs misérables lois ne nous composant
que des vices, ont dépouillé les vertus
religieuses de tous leurs charmes, et
jeté l'ambition et l'envie jusque dans le

sein de l'infortune autrefois si paisi
et si résignée ! Et nous ne regretteri
pas cette époque déjà reculée pour
plupart d'entre nous, où nos erre
n'étoient que des imprudences et
des crimes ; où nous n'appelions
l'incrédulité pour échapper au remo
ou nous dispenser du repentir ; o
commerce de la vie n'avoit pour cha
tant de douceur, que parce que ce
toit point l'esprit avec ses sophism
mais le cœur seulement avec ses *croy*
ces, qui faisoit toutes nos habitudes
Avez-vous vu dans une campagne
tile les moissons balancées par le soi
de ce vent si foible et si doux qu
lève avec l'astre du jour? Les épis s
prochent et ne se froissent pas ; a
seroient les hommes obéissant au m
vement des mœurs qu'auroient for
de concert la Religion et la nature.

XLV.

Qui pourroit ne pas reconnoître une Providence qui prend soin des hommes en général, qui veille sur chacun d'eux, et particulièrement sur les établissemens que sa sagesse a formés pour le bonheur du genre humain? Au nombre de ces établissemens, je place, en premier ordre, celui de l'Evangile, et le maintien d'une Religion aussi parfaite que la Religion chrétienne.

Outre les voies ordinaires de la Providence, nous ne pouvons douter qu'elle n'intervienne quelquefois d'une manière extraordinaire, toutes les fois que sa sagesse, sa justice, sa bonté et sa gloire demandent que cela arrive.

Le but de la prière, l'ordre que Dieu donne expressément de l'invoquer, les promesses qu'il fait à tous ceux qui l'in-

voqueront d'un cœur pur ; l'idée universelle des hommes de tous les temps, qu'il est un Être souverainement bon, souverainement juste et souverainement bienfaisant, doivent porter toute personne sensée à penser que ce Père commun des hommes peut être fléchi ou disposé par des invocations ferventes à accorder des secours et des délivrances inespérées.

Il faudroit être bien hardi pour exclure du monde moral toute intervention divine et miraculeuse, et même l'influence sur les opérations de l'ame, qui n'est pas moins merveilleuse que celle qui a pour objet le corps.

On a vu des philosophes parvenir enfin à se persuader de ces voies extraordinaires de la Providence, soit lorsqu'elle exauce les prières qu'on lui adresse, soit

lorsque ces voies merveilleuses sont une suite naturelle de son infinie bonté.

« Je ne doute pas, disoit l'un d'eux, qui cependant n'avoit pas beaucoup de foi aux miracles, je ne doute pas qu'encore aujourd'hui, Dieu, touché des prières que les gens de bien lui adressent, ne produise secrètement des révolutions considérables dans les esprits et dans les corps, pour détourner des personnes religieuses les grandes calamités qui les menaçoient actuellement. Il n'est pas douteux non plus qu'il n'opère à notre insçu des choses qui influent sur notre bonheur et sur les progrès de la vérité. Quoique ces opérations ne tombent pas sous les sens, elles ne laissent pas d'exister et d'être de réels miracles, mais des miracles d'un Dieu qui se cache, même à ceux en faveur desquels il les opère,

etc. (1). » Combien des réflexions p
fondes sur ce sujet important devroi

(1) En général, les miracles sont possib
En combattre la possibilité, c'est nier l'e
tence d'un Dieu créateur; parce que s'il
un Dieu créateur, il a dû établir des lois
nérales pour régler la nature, et par une c
séquence nécessaire, avoir la liberté d'y
roger à sa volonté. Oui, je conçois qu
Dieu créateur, demeurant toujours le ma
de la nature et des élémens, peut char
comme il lui plaît les lois qu'il leur a im
sées, et agir contre leur cours ordina
« Rien, dit Tertullien, n'est impossible à D
que ce qu'il ne veut point. »

Mais si nous particularisons, et que n
parlions des miracles de Jésus-Christ, n
poserons d'abord en principe que tout
attesté par des témoins qu'on ne peut so
çonner de crédulité ni de connivence, d
la plus exacte critique ne peut soupçonne
bonne foi et la sincérité, et qui disent av
vu de leurs yeux, doit passer pour consta

nous pénétrer de reconnoissance envers la Providence, et d'amour pour une Re-

---

ou il faut rejeter toutes les preuves de fait et renverser les fondemens de l'histoire. Or, les miracles de Jésus-Christ sont appuyés sur de pareils témoignages : ils sont donc incontestables. Ce n'est certes pas en secret que le Sauveur a changé l'eau en vin aux noces de Cana; qu'il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades; qu'il a guéri des lépreux, des paralytiques, une personne qui avoit la main sèche, une hydropique, une femme affligée d'une perte de sang; qu'il a délivré plusieurs possédés, calmé les vents et la tempête, rassasié avec cinq pains plusieurs milliers de personnes dans le désert, enfin ressuscité des morts. Toutes ces merveilles n'ont-elles pas été opérées en public sous les yeux des Juifs? Les Pharisiens ses ennemis n'ont pas osé les contester; ils ont seulement tâché, pour les avilir dans l'esprit du peuple, de lui persuader que tous ces prodiges venoient du prince des ténèbres;

ligion qui n'a pour but que de gui
tous nos pas dans les voies de cette
vine Providence ?

XLVI.

Mais à qui sera-t-il donné de c
noître toute l'étendue, toute la pro
deur, tous les avantages de cette sa
Religion ? A celui qui a le bonheu
l'associer à toutes ses pensées et à to
ses actions.

XLVII.

La Religion tient trop de place d
les pensées et les devoirs des homn

---

mais les évangélistes qui les ont rappor
ont scellé leur rapport de leur sang. Il
donc de toute impossibilité que ces merve
puissent être l'effet de l'imposture ; e
même temps il est évident qu'ils sont un
preuves les plus incontestables de la div
de la Religion.

et dans les besoins de la société, pour n'inspirer que des sentimens médiocres. L'attachement pour elle va jusqu'à l'amour le plus ardent, et l'indifférence jusqu'à la haine la plus déclarée.

XLVIII.

Les gens d'esprit peuvent haïr la Religion ; mais il n'y a que des sots qui sérieusement redoutent son influence.

XLIX.

« La philosophie, dit Saint Evremont, ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux ; la Religion chrétienne en fait jouir. »

L.

La philosophie veut embellir la vie ; et la Religion la remplir.

LI.

La fausse philosophie inspire la hai
de la vie et la fureur de se l'ôter qua
elle n'est pas heureuse ; la Religion i
pire le mépris de la vie heureuse
malheureuse, et le courage de la su
porter telle qu'elle est. Ajoutez qu
n'y a pas de consolation comparabl
celle qu'elle donne dans le malheur.

LII.

La Foi est la consolation des inf
tunés et la terreur des heureux.

LIII.

Combien de gens pour qui la Relig
est un grand arbre sous lequel ils vi
nent se réfugier pendant l'orage,

qu'ils abandonnent quand le temps reprend sa sérénité.

LIV.

Un peu de philosophie écarte de la Religion; beaucoup y ramène.

LV.

Le doute est une mer agitée dont la Religion est le port.

LVI.

Celui qui n'a point de religion vit protégé par la religion des autres.

LVII.

L'homme irréligieux rend malgré lui, dans l'occasion, hommage à la Religion, sinon par ses discours, du moins par

sa manière d'agir. Supposons que
homme ait besoin d'un domestiq
deux se présentent; il demande à l'
« Mon ami, de quelle religion ê
vous? — Moi, monsieur, d'aucu
J'entends dire à tous les philoso
qu'il n'y en a point, et on me l'a si
prouvé, que, Dieu merci, je ne t
plus à rien. » Il interroge l'autre,
voit par ses réponses que c'est un
chrétien, craignant Dieu, fréquen
les Sacremens. Pour lequel se décid
t-il? A coup sûr ce ne sera pas pou
premier.

Qui ne connoît l'anecdote de ce
pas où étoient réunis les coryphées
philosophes du XVIIIe siècle? Ver
dessert on voulut entamer la discus
ordinaire sur ou plutôt contre l'e
tence de Dieu et la nécessité de la
ligion : « Un moment, dit tout b

maître de la maison ; attendez, Messieurs, que j'aie fait retirer les valets ; car je ne me soucierois pas d'être assassiné cette nuit. »

LVIII.

L'homme pieux et l'athée parlent toujours de Religion : l'un parle de ce qu'il aime, et cherche à en inspirer l'amour ; l'autre de ce qu'il craint, et son but est de détruire dans l'esprit des hommes l'objet de sa crainte.

LIX.

Les philosophes ne nous diront-ils jamais ce qu'ils veulent mettre à la place de la Religion, ni comment ils combleront le vide immense qu'elle laisseroit dans les pensées, les sentimens et les habitudes des peuples ? Est-ce avec

la raison de l'homme? Ce n'est pas à
Est-ce avec la force des Gouvernem
C'est trop.

LX.

Ce mot de Ganganelli (Clément X
me semble aussi vrai que bien expr
« Les écrivains opposés à la Reli
chrétienne, dit-il, savent unique
creuser un fossé, mais ne savent
faire de la terre qu'ils en tirent, ni
faire du terrain qu'ils laissent va
Voltaire n'attaque si souvent la
gion, que pour se venger des inqu
des qu'elle lui cause; et J.-J. Rousse
un peintre qui, en manquant tou
les têtes, excelle uniquement dan
draperies. »

Ce même Pape disoit encore : «
on verra paroître d'ouvrages cont

Christianisme, plus on sera convaincu de la nécessité de son existence. »

LXI.

Je ne conçois pas, dit Sablier, l'idée de ces libertins, qui, après avoir secoué le joug de la Religion, osent attaquer jusqu'à la Divinité même; car s'ils croient qu'il n'y a pas de Dieu, quelle gloire retirent-ils de braver un être imaginaire?

LXII.

Les incrédules souhaitent leur anéantissement, parce qu'ils n'ont pas le courage d'être immortels.

LXIII.

La Rochefoucauld a dit que « le hasard est un sobriquet donné par des

ignorans à la Providence. » L'al
Radonvilliers développe davantag
pensée : « Si le hasard ne signi
une cause inconnue, il n'est qu'u
vide de sens ; et s'il signifie une
inconnue, ce n'est pas avoir trou
cause que de lui donner un nom
signifie rien. »

LXIV.

« Dieu explique le Monde, di
rol, et le Monde le prouve. L'at
Dieu en sa présence. »

LXV.

Personne ne rejette la Divini
celui qui est intéressé à ce qu'il
ait point. « Tenez votre ame, dit
seau, en état de désirer toujours
ait un Dieu, et vous n'en doute
mais. »

LXVI.

Qui sont ceux qui reconnoissent la Di-
ité? Tous les peuples de la terre. Qui
t ceux qui osent réclamer contre
existence? Trois ou quatre indivi-
par nation; et encore est-il bien
qu'il y en ait un de bonne foi? On
fondé à croire que le plus grand aveu-
ment sur ce point ne peut aller plus
a que le doute; et l'impossibilité de
prouver à soi-même que Dieu n'est
, est une preuve de son existence.

LXVII.

« Je dirai aux philosophes (c'est le P.
enard qui parle ainsi dans son dis-
rs qui a remporté le prix de l'Aca-
nie française en 1755), je dirai aux
ilosophes : Ne vous agitez point con-

tre les mystères que la raison ne sau-
roit percer ; attachéz-vous à l'exame
de ces vérités qui se laissent approcher
qui se laissent en quelque sorte touche
et manier, et qui vous répondront d
toutes les autres. Ces vérités sont de
faits éclatans et sensibles dont la Reli
gion s'est comme enveloppée tout en
tière, afin de frapper également les es
prits grossiers et subtils. On livre ce
faits à votre curiosité, voilà les fonde
mens de la Religion. Creusez donc au
tour de ces fondemens ; essayez de le
ébranler ; descendez avec le flambeau
de la philosophie jusqu'à cette pierre
antique, tant de fois rejetée par le
incrédules, et qui les a tous écrasés
Mais, lorsqu'arrivés à une certaine pro
fondeur, vous aurez trouvé la main
du Tout-Puissant, qui soutient depui
l'origine du Monde ce grand et majes-

tueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini. Elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple; adorer sans voir et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la Foi. *Non plus sapere quam oportet.* »

LXVIII.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine et Fénélon, c'est-à-dire, les hommes de la terre les plus éclairés dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru à Jésus-Christ, ont été les hommes les plus religieux du monde. Et dans le siècle où nous vivons, de beaux

esprits, à peine sortis des bancs de
cole, croient se mettre beaucoup
dessus de ces grands génies en souri
de pitié au seul nom de Religion.

LXIX.

« Ces vains et futiles déclamateu
disoit J.-J. Rousseau, vont de tous
tés armés de leurs funestes paradox
sapant les fondemens de la Foi et ané
tissant la vertu. Ils sourient dédaign
sement à ces vieux mots de patrie
de Religion, et consacrent leurs tal
et leur philosophie à détruire et à av
tout ce qu'il y a de sacré parmi les ho
mes; non qu'au fond ils haïssent ni
vertu, ni nos dogmes; c'est de l'o
nion publique qu'ils sont ennemis
pour les ramener au pied des autels
suffiroit de les reléguer parmi les ath

O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point ! »

LXX.

Sous Louis XIV, tout le monde étoit religieux et d'une extrême politesse ; on se gênoit avec Dieu et avec les hommes. L'irréligion étoit alors de mauvais goût et de mauvais ton. Le poëte impie de ce siècle étoit le plat chansonnier Linières. Le crime de quelques écrivains de nos jours est d'avoir ôté à l'impiété son ridicule et de l'avoir mise à la mode dans la bonne compagnie.

LXXI.

Le livre des *Lettres persanes*, qui a paru en 1721, est à-peu-près la première pierre que le bel esprit philosophique, se mettant à la portée du vul-

gaire, ait lancée publiquement contre le Christianisme en France. C'est de-là que date le déluge d'écrits dans le même genre, mais plus crus et plus directs, qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ont tâché de livrer un combat à mort à tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'ordre social, l'Autel et le Trône.

LXXII.

« Mais la Religion a fait tant de mal, ont dit et diront encore long-temps les auteurs de ces sortes d'ouvrages! Voyez l'Inquisition, voyez les guerres de religion, voyez la Saint-Barthelemi, voyez les dragonades des Cévènes, etc. » Je répondrai à ces objections, par un passage de l'auteur même des *Lettres persanes*: « C'est bien mal raisonner contre la Religion, dit Montesquieu, que de

rassembler dans un ouvrage une longue énumération des maux, non pas qu'elle a produits, mais auxquels elle a servi de prétexte, si l'on ne fait pas de même l'énumération des biens qu'elle a faits. Si je voulois, continue le même auteur, raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirois des choses effroyables. » Faudra-t-il pour cela supprimer les lois et les Gouvernemens!

LXXIII.

D'AILLEURS n'est-il pas dans la nature de l'homme d'abuser de tout, même des choses les plus saintes, les plus sublimes? Combien n'en a-t-on pas vus qui, confondant le véritable et le faux zèle, la Religion et le fanatisme, se

sont livrés à d'affreux excès qui ont fait gémir l'humanité ! En cela servoient-ils la Religion ? Non, ils s'étoient couverts de son manteau pour assouvir leur passion. La vraie Religion ne connoît point d'excès ; jamais elle n'a armé les hommes. Son zèle est un zèle de charité, un zèle de lumière, qui ne peut faire que du bien ; c'est ce zèle qui a assuré le trône des rois, qui a tempéré leur pouvoir (1), qui a adouci les mœurs des nations, dissipé leurs ténèbres et détruit leurs préjugés.

(1) « Un prince qui aime la Religion et q la craint, est un lion qui cède à la main c le flatte, ou à la voix qui l'apaise; celui c craint la Religion et qui la hait, est comme bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui empêche de se jeter sur ceux qui passent; c qui n'a point du tout de religion est un mal terrible, qui ne sent sa liberté que qu'il déchire ou qu'il dévore. » MONTESQ

LXXIV.

PPELONS-NOUS toujours que c'est
pre de la piété, non de contraindre,
de persuader. « Comme le démon
oint la vérité pour lui, dit Saint
nase, il vient avec des haches et
ognées. » Ne sont-ce pas avec ces
s qu'on a commis les plus grands
contre la Religion, ses monumens
s ministres, depuis 1791 à 1800?
la philosophie a ses excès.

LXXV.

OUTONS Bayle, qui certes n'est pas
ect dans cette matière : « La philo-
ie, dit-il dans un article ACOSTA,
mble à des poudres si corrosives,
près avoir consumé les chairs mal-
s d'une plaie, elles rongeroient la

chair vive, carieroient les os et perceroient jusqu'aux moelles. Elle réfute d'abord les erreurs; mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités et va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir. » Cette image est forte et vraie; elle peint le but, la limite et l'excès; et c'est le portrait le plus frappant de la philosophie moderne.

LXXVI.

VOLTAIRE écrivoit à d'Alembert, le 15 octobre 1766 : « ..... Ne pourriez-« vous point me dire ce que produira « dans TRENTE ANS la révolution qui se « fait dans les esprits depuis Naples jus-« qu'à Moscou? Je n'entends pas les es-« prits de la Sorbonne et du peuple, « mais j'entends les honnêtes esprits. « Je suis trop vieux pour espérer de

« voir quelque chose ; mais je vous re-
« commande le siècle qui se forme... »
TRENTE ANS après cette lettre, c'est-à-dire, en 1796, la révolution dont parle Voltaire et qu'il avoit de si bonnes raisons de prévoir, avoit produit ce qu'elle devoit produire : la société étoit dissoute, la Religion exilée, le trône renversé, le Roi mis à mort, et la France assaillie de tous côtés. Voltaire, en chargeant la mine, ne se doutoit sans doute pas des résultats de l'explosion ; son but principal étoit de renverser le Christianisme ; mais comment ne voyoit-il pas qu'en faisant sauter les bases de l'édifice, tout le bâtiment sauteroit et que ses ruines iroient au loin porter le ravage ?

IL existe un très beau morceau dans l'ouvrage intitulé *Considérations sur la France*, par M. de M....., qui a paru

dans cette même année 1796, et que je crois devoir placer ici. Ce passage, vu cette date, est très curieux, puisque, tout en traçant le tableau de la lutte qui eut lieu à cette funeste époque entre le Christianisme proscrit et le philosophisme triomphant, l'auteur y prévoit que la Religion reprendra tout son éclat, et que le Roi Très-Chrétien remontera sur son trône. Mais pour bien sentir tout le prix de ce passage éloquent, il faut se reporter au temps où il a été écrit :

« La génération présente, dit l'auteur, est témoin de l'un des plus grands spectacles qui jamais aient occupé l'œil humain ; c'est le combat à outrance du Christianisme et du philosophisme. La lice est ouverte, les deux ennemis sont aux prises, et l'univers regarde. On voit comme dans Homère, le Père des Dieux

et des hommes soulevant les balances qui pèsent les deux grands intérêts ; bientôt l'un des bassins va descendre. Pour l'homme prévenu et dont le cœur sur-tout a convaincu la tête, les événemens ne prouvent rien ; le parti étant pris irrévocablement en oui ou en non, l'observation et le raisonnement sont également inutiles. Mais vous tous, hommes de bonne foi, qui niez ou qui doutez, peut-être que cette grande époque du Christianisme fixera vos irrésolutions. Depuis dix-huit siècles, ce Christianisme règne sur une grande partie du Monde et particulièrement sur la portion la plus éclairée du globe. Cette Religion ne s'arrête pas même à cette époque antique ; arrivée à son Fondateur, elle se noue à un autre ordre de choses, à une religion typique qui l'a précédée. L'une ne peut être vraie sans que l'autre

le soit; l'une se vante de promettre ce que l'autre se vante de tenir; en sorte que celle-ci, par un enchaînement qui est un fait visible, remonte à l'origine du Monde. Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée; et à s'en tenir même au Christianisme, aucune institution dans l'univers ne peut lui être opposée. C'est pour chicaner qu'on lui compare d'autres religions; plusieurs caractères frappans excluent toute comparaison; ce n'est pas ici le lieu de les détailler; un mot seulement, et c'est assez. Qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux et révélant des dogmes incompréhensibles, crue pendant dix-huit siècles par une grande partie du genre humain, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une secte ennemie qui n'a cessé

de rugir depuis Celse jusqu'à Condorcet. Chose admirable ! Lorsqu'on réfléchit sur cette grande institution, l'hypothèse la plus naturelle, celle que toutes les vraisemblances environnent, c'est celle d'un établissement divin. Si l'œuvre est humaine, il n'y a plus moyen d'en expliquer le succès : en excluant le prodige, on le ramène. Toutes les nations, dit-on, ont pris du cuivre pour de l'or. Fort bien : mais ce cuivre a-t-il été dix-huit siècles soumis à notre chimie observatrice? ou, s'il a subi cette épreuve, s'en est-il tiré à son honneur? Newton croyoit à l'incarnation; mais Platon, je pense, croyoit peu à la naissance merveilleuse de Bacchus. Le Christianisme a été prêché par des ignorans, et cru par des savans, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu. De plus il s'est tiré de toutes les épreuves.

On dit que la persécution est un vent qui nourrit et propage la flamme du fanatisme. Soit : Dioclétien favorisa le Christianisme ; mais, dans cette supposition, Constantin devoit l'étouffer ; et c'est ce qui n'est pas arrivé. Il a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge, et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Un empereur tout-puissant et maître de la plus grande partie du Monde connu, épuisa jadis contre lui toutes les ressources de son génie ; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens ; il les associa habilement aux idées platoniques qui étoient à la mode. Cachant la rage qui l'animoit sous le masque d'une tolérance purement extérieure, il employa contre le

culte ennemi les armes auxquelles nul ouvrage humain n'a résisté ; il le livra au ridicule ; il appauvrit le sacerdoce pour le faire mépriser ; il le priva de tous les appuis que l'homme peut donner à ses œuvres : diffamations, cabales, injustice, oppression, ridicule, force et adresse, tout fut inutile ; le *Galiléen* l'emporta sur Julien le *philosophe*. Aujourd'hui enfin, l'expérience se répète avec des circonstances encore plus favorables ; rien n'y manque de tout ce qui peut la rendre décisive. Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a point assez instruits. Vous disiez que le sceptre soutenoit la tiare : eh bien ! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène ; il est brisé, et les morceaux sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvoit soutenir

les dogmes qu'il prêchoit; je ne crois pas trop qu'il y ait une puissance de faire croire; mais passons : il n'y a plus de prêtres ; on les a chassés, égorgés, avilis; on les a dépouillés; et ceux qui ont échappé aux supplices, aux bûchers, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnoient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela; il n'y a plus de coutume, il n'y a plus de maître; l'esprit de chaque homme est à lui. La philosophie ayant rongé le ciment qui unissoit les hommes, il n'y a plus d'agrégations morales. L'autorité civile favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du Christianisme tout l'appui qu'elle lui accordoit jadis;

esprit humain prend toutes les formes
naginables pour combattre l'ancienne
eligion nationale. Ces efforts sont ap-
laudis et payés, et les efforts contraires
ont des crimes. Vous n'avez plus rien
craindre de l'enchantement des yeux,
ui sont toujours les premiers trompés ;
n appareil pompeux, de vaines céré-
ionies n'en imposent plus à des hom-
ies devant lesquels on se joue de tout
epuis sept ans. Les temples sont fermés,
u ne s'ouvrent qu'aux délibérations
ruyantes et aux bacchanales d'un peu-
le effréné. Les autels sont renversés ;
n a promené dans les rues des animaux
mmondes sous les vêtemens des Pon-
ifes ; les coupes sacrées ont servi à d'a-
ominables orgies ; et sur ces autels que
a Foi antique environna de Chérubins
blouis, on a fait monter des prostituées.
Le philosophisme n'a donc plus de plain-

tes à faire ; toutes les chances humai
sont en sa faveur : on fait tout pour lui,
tout contre sa rivale. S'il est vainque
il ne dira pas comme César : *Je suis ve*
j'ai vu, j'ai vaincu. Mais enfin il a
vaincu : il peut battre des mains et s'
seoir fièrement sur une croix renv
sée. Mais si le Christianisme sort
cette épreuve terrible plus pur et p
vigoureux ; si l'Hercule chrétien, f
de sa seule force, soulève le fils d
terre et l'étouffe dans ses bras ; Fr
çais ! faites place au Roi Très-Chréti
portez-le vous-mêmes sur son trône
tique ; relevez son oriflamme, et
son or, voyageant encore d'un pô
l'autre, porte de toutes parts la de
triomphale : LE CHRIST COMMANDE
RÈGNE, IL EST VAINQUEUR (1). »

(1) Cette devise portée sur les mon
d'or de France, remonte au commencer

LXXVII.

« Fléaux du genre humain, il y a des doctrines qui ravagent le Monde et dont on peut dire ce qu'Attila disoit de son cheval. L'herbe ne croît plus par-tout où elles ont passé. » Ces doctrines sont

---

du XII^e^ siècle, sous Louis VI, ou peut-être Louis VII. La plus ancienne monnoie où on la trouve, et où, soit dit en passant, se trouvent des fleurs de lis sans nombre, du côté de l'écu, porte pour légende : LUDOVICUS. DEI. GRACIA. FRANCOR. REX.; et du côté de la croix on lit : XPC. VINCIT. XPC. REGNAT. XPC. IMPERAT. Foulcher rapporte que ce fut le mot de l'armée chrétienne dans une bataille qu'elle donna contre les Sarasins, sous le règne de Philippe I^er^. Depuis ce temps on l'a toujours fait graver sur les monnoies, particulièrement sur celles d'or. La devise SIT. NOMEN. DNI. BENEDICT. se voit sur la monnoie de Philippe-le-Long, au commencement du XIV^e^ siècle.

particulièrement celles qui cherch
détruire les principes religieux.

LXXVIII.

Elles fructifieroient bien moins
ne les semoit pas dans des cœur
règne la plus profonde ignorance s
matières de religion. Avec la moi
instruction dans ce genre, on se
vaincroit bientôt de cette vérité é
cée par un auteur moderne, qui,
tant pas théologien, a pu se tro
sur l'acception d'un mot, mais qui
a pas moins exprimé une pensée
le fond est très juste : « Il y a, di
plus de force de logique et de comb
sons dans les théologiens des XVe et
siècles, que dans les pamphlets d
de Voltaire ; mais le XVIIIe siècle de
doit d'autres combinaisons d'idée

M. de Voltaire a été le *pouvoir spirituel* (1) de cette époque. La philosophie ou la sagesse humaine a lutté avec un malheureux succès contre la sagesse religieuse ; et sans pouvoir mettre des doctrines fixes à la place de celles qu'elle

(1) L'éloquent M. l'abbé Fr..... a relevé cette expression de M. Fiévée. « Ce n'est, dit-il, que par une singulière confusion d'idées et de langage, qu'on appelleroit Voltaire le *pouvoir spirituel* du XVIII^e^ siècle. Il domina bien ses contemporains par son esprit ; mais la Providence ne lui avoit pas donné le *droit* de leur prêcher l'irréligion et de s'en faire obéir. Au reste, par cela même que la dénomination de *supériorité morale* peut exprimer tout ce qui donne de l'ascendant sur les esprits, le savoir, le génie, la vertu ; elle ne sauroit caractériser la puissance ecclésiastique, pas plus que la puissance paternelle ou toute autre dont les droits ne dépendent pas des qualités individuelles. »

renversoit, elle a fait du mépris et la haine du passé une idée dominante.

LXXIX.

RIVAROL dit dans ses *Lettres à Necker* : « Avec sa fureur de dominer le siècle, je ne doute pas que Voltaire n'eût été autrefois un Père de l'Eglise ou un fondateur d'ordre. On sait assez jusqu'où il poussoit la jalousie contre les fondateurs de religion. »

LXXX.

J.-J. ROUSSEAU, qui a partagé avec Voltaire le sceptre philosophique du XVIIIe siècle, regarde l'existence de Dieu, la spiritualité de l'ame et l'existence d'une vie future, comme autant de dogmes sacrés et de vérités incontestables : « Fuyez, dit-il, ceux qui, sous

prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère; aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent d'être les bienfaiteurs du genre humain. Ja-

mais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » Rousseau dit un peu plus haut, que « les vrais devoirs sont indépendans des institutions des hommes....., et que, sans la Foi, nulle véritable vertu n'existe. »

LXXXI.

On peut considérer la Religion chrétienne sous deux rapports ; et quant à sa forme, et quant à son essence. Sa forme a varié : elle a été différente dans la loi de nature, dans la loi mosaïque et dans la loi évangélique. Mais son essence est et a toujours été la même. « Tous les justes qui ont été dès le com-

mencement du Monde, dit Saint Augustin, ont eu Jésus-Christ pour chef; ils ont cru qu'il viendroit, comme nous croyons qu'il est venu : ils ont été sauvés par la même Foi qui nous sauve nous-mêmes, afin qu'il fût le chef de toute la cité de Jérusalem. »

LXXXII.

La Religion chrétienne n'est point une vérité spéculative qui doive se décider au tribunal de la raison ; mais une vérité de fait sur laquelle le seul témoignage a droit de prononcer. C'est un corps de doctrine descendu du Ciel et présenté aux hommes par des Ministres du Dieu vivant qui a voulu que son propre Fils, accompagné de douze témoins, en fût lui-même le prédicateur et l'oracle. Ce fait suppose nécessaire-

ment la révélation comme la preuve de la vérité de cette Religion.

LXXXIII.

Mais qu'est-ce que la révélation? C'est une manifestation extérieure et publique faite aux hommes de la part de Dieu, d'un corps de doctrine qui développe la loi naturelle, qui fixe les règles des mœurs, qui établit des devoirs surnaturels; qui annonce des secours dans le même ordre pour les remplir; et qui enfin propose à croire des vérités incompréhensibles, ou éternelles comme *un seul Dieu en trois personnes*, ou positives comme *l'Incarnation du Verbe, la résurrection des morts....*; vérités auxquelles l'homme doit l'hommage de son esprit et de son cœur, parce que la véracité de Dieu qui les a révélées en est le motif.

LXXXIV.

L'UTILITÉ de la révélation est incontestable. Quoi de plus solide, de plus essentiel, de plus intéressant que son objet! Elle ne propose que ce qui peut éclairer notre esprit, réformer notre cœur, régler notre culte, resserrer les nœuds de la société, assurer la subordination et entretenir le bon ordre. Elle nous console dans les peines de la vie, nous modère dans la prospérité, nous instruit sur l'origine de nos maux et nous en montre le remède; c'est à la lumière de son flambeau que les fidèles les plus simples connoissent ces sublimes vérités que les Platon et les Démosthène ont ignorées. *Hoc doctus Plato nescivit, hoc Demosthenes eloquens ignoravit.* (S. JÉRÔME à Paulin, *de principio Evang. sec. Joannem.*)

LXXXV.

NON-SEULEMENT la révélation étoit utile, mais même elle étoit nécessaire. La religion naturelle nous donne bien, il est vrai, certains principes ; mais elle ne nous présente aucun moyen de combattre nos contradictions et de remplir nos devoirs ; elle n'offre aucun remède à nos maux, aucune ressource dans nos chutes, aucun objet à nos désirs, aucun secours dans nos besoins. Quelle récompense assure-t-elle à la vertu, quelle punition au vice ? L'homme a donc besoin d'un nouveau flambeau qui éclaire et dirige mieux sa raison. Ce flambeau, c'est la révélation.

LXXXVI.

QUAND on voit tout ce qui s'est passé dans le Monde, en fait de religion (le

Judaïsme à part), avant l'établissement du Christianisme, on ne peut disconvenir que l'homme, quoique doué des lumières de la raison, s'étoit précipité dans les égaremens les plus monstrueux, alliant ce qu'il y a de plus abominable à ce qu'il y a de plus sacré.

Les plus grands génies de l'antiquité sentoient combien la raison seule étoit un guide peu sûr pour diriger la conduite de l'homme; ils sentoient encore mieux tout le vide, ou pour mieux dire, tout le ridicule de leurs religions. Ils désiroient un autre ordre de choses. On en a la preuve dans ce passage de Platon : « ..... Au milieu de nos incertitudes, fait-il dire à Socrate dialoguant avec Alcibiade, le parti que nous avons à prendre est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous compor-

ter envers les dieux et les hommes. Celui qui vous apprendra ces choses, s'intéresse vivement à ce qui vous regarde..... » Rien de plus clair que cette opinion de Platon sur le vague et l'insuffisance de ce qui existoit de son temps.

LXXXVII.

Bayle lui-même fait sentir la foiblesse et l'insuffisance de la raison pour éclairer l'homme sur ses devoirs, et en conclut la nécessité d'une autre lumière : « La raison, dit-il, est un principe de destruction et non d'édification ; elle n'est propre qu'à former des doutes et à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute, ... à faire connoître à l'homme ses ténèbres, son impuissance, et la nécessité d'une autre révélation. Cette révélation est celle de

iture... Il n'y a rien de plus insensé
le raisonner contre des faits; et le
nal de la philosophie, pour juger
Religion chrétienne, est incom-
ıt. »

LXXXVIII.

qu'il y a de certain, c'est que tous
ılosophes, tant anciens que moder-
qui, guidés par les seules lumières
raison, ont discuté sur la Divini-
ıur la Religion, sur la morale,
jamais pu s'entendre entre eux;
ıt créé une infinité de systêmes qui
se sont écroulés successivement;
st le sort de tout ce qui est l'ou-
de l'homme. En a-t-il été de mê-
e la révélation? A-t-elle perdu
ue chose de son éclat, de sa force,
n utilité depuis plus de dix-huit
s que Dieu a daigné l'accorder aux

hommes ? Et au contraire, quelles que soient les attaques de ses ennemis acharnés, ne se fortifie-t-elle pas de plus en plus, et ne fait-elle pas chaque jour de nouvelles conquêtes ? Quelle plus grande preuve de son origine céleste !

LXXXIX.

Mais supposons pour un instant qu'il est inutile de reconnoître la nécessité de la révélation pour régler le culte religieux et fixer les règles des mœurs, et décidons que la raison sera suffisante à l'égard de ces deux objets. Que résultera-t-il de ce nouvel ordre de choses ? Saint Thomas d'Aquin va nous l'apprendre : « Si la vérité, dit-il, étoit abandonnée aux recherches de la raison, il en résulteroit trois inconvéniens. Le premier seroit que la connoissance

de Dieu ne seroit le partage que d'un petit nombre d'hommes; car trois choses, savoir, la pauvreté, la paresse et une complexion foible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences. Le second inconvénient seroit que ceux d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoissance de la vérité, n'y parviendroient que fort tard, et après une longue suite d'années employées à l'étude. Le troisième enfin consiste en ce que telle est la foiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison. » Or, ces trois inconvéniens ne peuvent se concilier avec la sagesse de Dieu, qui, appelant tous les hommes, sans distinction et à tout âge, à la connoissance de la vérité, doit

leur fournir des moyens proportionnés à leur foiblesse. Concluons donc qu'une révélation, pour suppléer à l'insuffisance de la raison, est d'une nécessité indispensable.

XC.

Ah ! disons avec Fénélon : « Si les hommes avoient fait la Religion, ils l'auroient faite bien autrement. » Oui, certes, ils l'auroient faite différemment; car il est certain qu'on y chercheroit en vain les caractères de divinité qui distinguent le Christianisme. Par exemple, y trouveroit-on l'incompréhensibilité de ses mystères et de ses dogmes, qui étant infiniment au-dessus de la raison, ne peuvent être l'objet des découvertes de l'homme ? Y trouveroit-on la pureté et l'austérité de sa morale ? Non, les hommes l'auroient faite plus

commode ; elle se rapprocheroit de celle des Grecs et des Romains. Y trouveroit-on un témoignage de Prophètes qui ont annoncé la naissance du Législateur des Chrétiens, et les principaux événemens de sa vie par une longue et perpétuelle succession d'oracles plus clairs les uns que les autres, et, notez bien ceci, d'oracles dont ses plus grands ennemis (les Juifs) ont été et sont encore les dépositaires? Trouveroit-on dans cette Religion les miracles que Dieu a opérés pour autoriser la prédication de l'Evangile? Auroit-elle été établie par douze pauvres pêcheurs, hommes obscurs, vils et abjects, pris dans la dernière classe de la société; puis, devenus tout-à-coup, par le plus grand des miracles (l'inspiration de l'Esprit-Saint), assez forts pour attaquer et renverser par la seule persuasion, l'idolâtrie et le paganisme,

pratiqué et défendu par tout ce q
avoit de puissant, de grand et d
quent dans l'univers? Cette Rel
tout humaine eût-elle pu briser,
verser les inconcevables obstacles
sont opposés à l'établissement du C
tianisme? Ses prédicateurs auroie
eu, comme les Apôtres, la force
courage de la sceller d'une mort cru
Eût-elle été arrosée du sang de ta
martyrs? Se trouveroit-elle dan
rapport aussi étendu avec tous le
soins de l'homme, et dans une pr
tion aussi juste avec tous les esp
Se seroit-elle conservée dans tout
intégrité pendant dix-huit siècles,
gré les assauts multipliés que ses
mis acharnés n'ont cessé de lui p
et lui portent encore tous les jo
Toujours ferme et inébranlable su
fondemens, seroit-elle sortie victor

de tant de combats? Enfin, auroit-elle un témoin toujours constant de son divin établissement, dans l'existence miraculeuse d'un peuple qui, après avoir mis à mort le Législateur des Chrétiens, a été, selon la prophétie de ce même Législateur, chassé de sa capitale réduite en cendres, expulsé de son pays, puis dispersé par toute la terre, et qui porte encore, pour ainsi dire, le signe de réprobation sur son front! Qu'on trouve dans une religion purement humaine de tels caractères (1)!

---

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici une réflexion faite par un de nos plus célèbres écrivains modernes, et qui coïncide parfaitement avec le sujet qui nous occupe.

« Nous voyons depuis le commencement des siècles, dit-il, les rois, les héros, les hommes éclatans devenir les dieux des na-

XCI.

Le Juif Gamaliel dit au Sanhédrin assemblé, en le voyant disposé à persé-

tions. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleur et de misère; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples entre la plus vile populace; il se prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, aux plaisirs, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices; la puissance, la fortune et le bonheur sont au contraire éternellement menacés par lui. Il renverse toutes les actions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique; il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguer

cuter les Apôtres qui commençoient à répandre l'Évangile : « Si cet ouvrage vient des hommes, il se détruira de lui-même ; mais si c'est l'ouvrage de Dieu,

---

terre. Non, quand la voix du Monde entier s'élèveroit contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniroient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *Croix ;* celui qui a offert pour objet de culte aux hommes, *l'humanité souffrante, la vertu persécutée ;* celui-là, nous le jurons, ne sauroit être qu'un Dieu. »

Nous ajouterons à ce passage le suivant : « Les plus violens ennemis de Jésus-Christ n'ont jamais osé attaquer sa divine personne. Celse, Julien, Volusien avouent ses miracles, et Porphyre raconte que les oracles même des païens l'appeloient un homme illustre par sa piété. Tibère avoit voulu le mettre au rang des dieux ; selon Lampridius, Adrien lui avoit élevé des temples, et Alexandre-Sévère le ré-

vous ne pouvez le détruire. (*Act. Apost.* cap. v, vers. 38, etc.) » Que diroit-il s'il vivoit, et qu'il pût passer en revue les efforts impuissans de tous les enne-

---

véroit avec les images des ames saintes, entre Orphée et Abraham. Pline a rendu un illustre témoignage à l'innocence de ces premiers chrétiens qui suivoient de près les exemples du Rédempteur. Il n'y a point de philosophes de l'antiquité à qui l'on n'ait reproché quelques vices; les patriarches même ont eu des foiblesses; le Christ seul est sans tache; c'est la plus brillante copie de cette beauté souveraine qui réside sur le trône des cieux. Pur et sacré comme le tabernacle du Seigneur, ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur, par l'élévation de son ame, à la vaine gloire du monde, il poursuivoit, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut, forçant les hommes par l'ascendant de ses vertus, à embrasser sa doctrine, et à imiter une vie qu'ils étoient contraints d'admirer. »

mis du Christianisme, depuis Néron jusqu'à nos jours ? Il ne mettroit plus la chose en problême.

XCII.

Si les Apôtres et les Disciples de J.-C. n'étoient devenus que courageux au point de mépriser la mort, je pourrois prendre ce mépris pour fanatisme, lorsque je ne verrois pas en eux de la conduite et de la sagesse ; s'ils n'avoient que de beaux discours, mais sans fermeté, je regarderois leur foiblesse comme un désaveu de leur doctrine ; mais quand je vois des hommes d'abord timides, ignorans, nourris dans les préjugés, revêtir tout-à-coup un caractère relevé, judicieux, touchant ; prêcher une vertu pure, délicate, austère, et la pratiquer eux-mêmes ; immoler tous

leurs intérêts et leur vie même]
ramener les hommes à une profes
pareille, dont tout le fruit sera]
eux de faire triompher le culte du
Dieu, la justice, la charité et la ter
rance, je m'écrie : Ces hommes
mus par un principe divin.

XCIII.

Un des morceaux les plus beau
les plus touchans des ouvrages de S
Jean Chrysostôme, est le fameux d
gue dramatique du voyageur, qu'il
pose converser par hasard avec S
Pierre, sur la route de Jérusalem à
me, où cet Apôtre va sans moyens
mains, sans études, sans autres ar
qu'une Croix, renverser les autel
Capitole, et fonder sur ses débris
Religion dont la morale sagement sé

doit reproduire en action la doctrine et les exemples de l'Homme-Dieu.

XCIV.

Il est certain que le monument de la civilisation moderne est une Croix. C'est du pied de cette Croix que sont partis douze législateurs, un bâton pastoral à la main, pour renouveler la face du Monde. Les vrais principes de la société entrèrent peu à peu dans les lois, à mesure que le polithéisme s'affoiblit et que le Christianisme s'étendit sur la terre.

XCV.

Mais, disent certains déistes, nous reconnoissons que la Religion est divine; aussi rendons-nous à Dieu nos hommages dans le fond de notre cœur; ce

culte intérieur doit suffire, et nous ne voyons pas la nécessité des cérémonies qui forment le culte extérieur. Ce raisonnement n'est nullement admissible, parce que le culte intérieur s'affoiblit bientôt quand il n'est pas soutenu par quelques signes visibles qui l'entretiennent et le rendent plus fervent, surtout dans les ames foibles et dépourvues d'instruction. Il faut ajouter que les actions du corps rendent un hommage agréable à Dieu, lorsqu'elles sont commandées par l'esprit; parce qu'alors elles changent comme de nature et rentrent dans l'ordre moral.

XCVI.

Réduire la Religion au seul culte intérieur avec les déistes, la faire consister dans le seul culte extérieur avec les hy-

pocrites, voilà les deux extrêmes. La vérité qui est au centre, tient à l'un et à l'autre. La vraie Religion est un composé de deux cultes, dont l'un est pour l'esprit et l'autre pour le corps.

XCVII.

Dieu a fait l'homme tout entier ; il ne l'a fait que pour lui. C'est donc un devoir pour l'homme d'honorer Dieu par toutes les parties de son être. Son ame lui doit son hommage ; son corps seroit-il dispensé de lui présenter le sien ? Si nous étions de purs esprits, notre Religion seroit, comme celle des Anges, tout intérieure ; mais nous sommes des esprits unis à des corps : chaque partie de nous-mêmes doit donc honorer Dieu à sa manière.

XCVIII.

Si le déiste est convaincu que le culte intérieur est un devoir pour tous les hommes, le vrai chrétien ne doit pas moins l'être que le culte extérieur est également un devoir indispensable, parce que le premier ne peut se soutenir sans l'autre. Si quelque spectacle ou cérémonie ne réveille de temps à autre les sentimens de religion, bientôt le culte de l'esprit et du cœur s'évanouira, et les hommes retomberont dans la barbarie d'où les institutions religieuses les ont fait sortir. L'homme se conduit par les sens, et une religion purement intérieure ne seroit point proportionnée à sa nature.

XCIX.

Toutes les nations s'accordent à rendre à la Divinité un culte sensible : et quel témoignage que celui du Monde entier ! La preuve tirée du consentement de tous les peuples a toujours paru victorieuse aux yeux des plus grands génies de l'antiquité ; ils ont pensé que l'erreur ne pouvoit être universelle : un culte extérieur est donc aussi indispensable que le culte intérieur.

C.

La Religion devant être extérieure (en même temps qu'intérieure), il lui faut donc un appareil sensible de rits et de cérémonies qui la caractérisent. C'est la pensée de Saint Augustin : « Les

hommes, dit-il, ne sauroient se réunir dans un corps de religion vraie ou fausse, s'ils n'ont des signes ou des sacremens visibles et communs qui les unissent entre eux et les distinguent des autres (1). »

(1) Dans un petit ouvrage intitulé, *Principes élémentaires de morale*, que j'ai publié en 1809, *in*-12, j'ai tâché d'établir, au chapitre *des devoirs envers Dieu*, qu'il ne suffit pas de rendre à Dieu un culte intérieur, mais qu'un culte extérieur n'est pas moins nécessaire; 1° parce que Dieu a droit aux hommages de toutes les parties de notre être; 2° parce que notre constitution naturelle l'exige; 3° parce que l'intérêt de nos semblables l'exige pareillement. Après avoir prouvé ces trois points, je termine par exposer que « nos devoirs extérieurs envers Dieu consistent dans la manifestation des sentimens intérieurs dont nous devons être pénétrés. C'est de la réunion de ces deux espèces d'actes, les uns intérieurs, les autres extérieurs, que se compose ce qu'on appelle le

CI.

Le culte extérieur est si essentiel à la Religion, qu'il a toujours été le premier objet de proscription dans toutes les per-

---

culte religieux. Les premiers sont comme l'ame de la Religion, les seconds peuvent en être considérés comme le corps; il en résulte un tout admirable, parfaitement analogue à la nature de l'homme composé de corps et d'ame. Or les uns et les autres ayant été prescrits par Dieu même d'une manière plus ou moins générale, et réglés ensuite en détail par des ministres à qui sa sagesse a confié le pouvoir de faire des réglemens particuliers pour faciliter l'accomplissement de ses lois; c'est pour nous une obligation de nous conformer à tout ce qui a été établi pour le culte public. Mais il faut bien observer que ce seroit une erreur grossière de penser que l'on ne doit s'attacher qu'aux observances extérieures. Il faut que l'esprit intérieur en dirige, en vivifie la pratique. De la réunion des actes

sécutions tant anciennes que modernes. Mais on a eu beau le proscrire ; il s'est toujours relevé avec plus d'éclat lorsque les persécutions ont cessé.

CII.

Selon l'heureuse expression d'un écrivain moderne, aussi pieux qu'éloquent, « la palme de la Religion croît toujours à l'égal des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs

---

intérieurs et extérieurs résulte un culte complet et parfaitement assorti à la nature de l'homme, lequel sert tout à la fois à glorifier Dieu, à soutenir l'homme dans le sentier de la vertu, à en inspirer l'amour à ses semblables, à resserrer les liens de la société, à faire régner une parfaite harmonie entre tous les membres qui la composent et le Souverain qui la gouverne, enfin à unir tous les hommes entre eux et à leur Auteur. »

reverdit dans une terre nouvellement arrosée. »

CIII.

Comme l'a dit M. de Châteaubriand : « Aux beaux jours de sa persécution et de sa gloire, le Christianisme n'a vaincu et n'est devenu puissant qu'en présentant son sein nu et ses mains désarmées aux glaives et aux chaînes. »

CIV.

« Malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré les *progrès* de l'esprit humain, l'Eglise croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée ; et quels que soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des *lumières* des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des Barbares. »

CV.

« C'étoit une insigne erreur de croi
que l'Evangile étoit détruit, parce qu
n'étoit plus défendu par les heureux
monde. La puissance du Christianis
est dans la cabane du pauvre, et sa bs
est aussi durable que la misère de l'ho
me sur laquelle elle est appuyée. »

CVI.

N'est-on pas las de combattre
Religion qui renaît même de la révo
tion française, de frapper une enclu
qui a usé tant de marteaux, même c
du temps et du bel esprit?

CVII.

Mais pour se convaincre combien
efforts de l'impiété sont vains et inuti

qu'on réfléchisse de bonne foi sur la nature de la Religion, et l'on y verra, avec l'un des hommes les plus éloquens de nos jours, que « tout est lié, tout s'enchaîne dans l'histoire comme dans les dogmes de cette sainte Religion. Les nations commencent et finissent; elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences; une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire; toujours immuable au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement; toujours attaquée et toujours justifiée; toujours à l'abri des changemens qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systêmes les plus accrédités; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage; la consolation du pauvre et la plus douce espérance du

riche ; l'égide des peuples et le frein des Rois ; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie ; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection, stipule la miséricorde en faveur du repentir : doctrine aussi louable que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique ; doctrine qui subjugue les plus puissans génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus foibles ; enfin, doctrine indestructible, qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des échafauds ; et forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain par droit de

aissance, de conquête et d'amour. 'elle est la Religion que certains hom- ıes ont choisie pour en faire l'objet, on-seulement de leur indifférence, ıais de leur attaque. Ce que Bossuet, ascal, Fénélon, Descartes, Newton, eibnitz, Euler ont cru, après l'exa- ıen le plus attentif; ce qui fut le con- nuel sujet de leurs méditations, on ne) juge pas même digne d'occuper un ıoment la pensée. En méprisant le hristianisme sans le connoître, on s'i- ıagine s'élever au-dessus de ce qui a aru sur la terre de plus grand par le énie et la vertu, pendant dix-huit siè- es; et ridiculement fier d'un insou- ant dédain pour la vérité quelle qu'elle ›it, on s'enorgueillit de garder la neu- alité de l'ignorance entre la doctrine ui a produit Vincent de Paule et celle

qui a produit Marat. Si Dieu exis
non, si à cette courte vie succèd
vie durable, si le seul devoir es
béir à ses penchans, ou si l'on d
régler sur une loi fixe et divine, o
tout savoir, hormis cela..... Inc
vable aveuglement! Qui ne s'éc
avec Bossuet : Quoi! le charn
sens est-il si fort, que nous ne
sions rien prévoir? »

CVIII.

« Le pouvoir spirituel de l'
dit encore sur le même sujet un
plus célèbres orateurs de la chai
l'autorité que Jésus-Christ a
pour régler les choses de sa Relig
pouvoir a triomphé dix-huit siè
fer des bourreaux, comme de la
des sophistes et des railleries de

tins (1). On peut le combattre, rien ne peut le détruire; les persécuteurs, les

(1) Oui, l'autorité de l'Église est et sera toujours subsistante. Nous ne pouvons trop en répéter et en accumuler les preuves, parce qu'elles portent l'évidence avec elles. N'est-il pas démontré par les miracles, que Jésus-Christ étoit l'envoyé de Dieu? N'est-il pas prouvé qu'il a établi un ministère? N'est-il pas également certain qu'il a voulu que ce ministère subsistât jusqu'à la fin des siècles? Mais, objectera-t-on, est-il bien constant que l'autorité qui subsiste aujourd'hui soit la même que celle que Jésus-Christ a établie? Pour lever tout doute à cet égard, il n'y a qu'une question à résoudre : les pasteurs d'aujourd'hui sont-ils les successeurs de ceux à qui Jésus-Christ a confié le ministère? S'ils le sont, la même autorité subsiste donc. Or, il n'est pas plus difficile de prouver que Léon XII, Pontife actuel, est le successeur de Saint Pierre, que de montrer que Louis XVIII, actuellement régnant, est le successeur du premier roi qui a fondé la monarchie fran-

beaux esprits, les novateurs, les empires, les révolutions, tout passe, et l'Eglise reste. Si elle vient à s'appauvrir d'un côté, elle s'enrichit de l'autre :

çaise. Il faut donc reconnoître dans l'Église catholique la même autorité que celle que Jésus-Christ a établie. C'est de cette autorité que nous avons reçu les Écritures ; c'est à elle seule qu'il appartient de nous en faire connoître la divinité et de nous en expliquer le sens. C'est ainsi que les citoyens reçoivent de l'autorité civile les lois de police et leur interprétation. « Non, disoit Saint Augustin, je ne croirois pas à l'Évangile, si l'autorité de l'Église catholique ne m'y engageoit. »

On ne peut pas révoquer en doute que l'autorité, c'est-à-dire, une autorité quelconque, est le motif déterminant du plus grand nombre, en matière de religion, quelque parti que l'on prenne ; c'est elle qui a toujours fait l'argument de la multitude chez les catholiques comme chez les sectaires, chez les Turcs comme chez les incrédules. Dans l'Église ro-

l'histoire atteste qu'elle a toujours su réparer ses pertes par des conquêtes; c'est un flambeau qui ne cesse d'éclairer une contrée que pour éclairer des con-

---

maine, on croit les vérités de la Religion, et on s'appuie sur l'autorité visible qu'elle a dans son sein. Dans les sectes protestantes, on se fonde sur l'autorité des chefs que l'on suit comme les docteurs. Chez les Turcs, l'autorité de Mahomet est la règle de la foi. Les incrédules s'appuient sur l'autorité des écrivains du XVIII^e^ siècle, qui ont sapé les fondemens de l'autel et du trône. On se décide donc partout sur l'autorité. Mais avec un peu de réflexion, et en cherchant de bonne foi la vérité, ne seroit-il pas possible de découvrir parmi tant d'autorités celle qui est la légitime, celle qui a tous les caractères de divinité, celle qui est appuyée sur des preuves palpables, sur des titres incontestables; et y en a-t-il une seule dans l'univers qui puisse rivaliser, soit en ancienneté, soit en force, soit en étendue, soit en preuves, soit en ti-

trées nouvelles. » « Dieu n'éteint pas la lumière, dit Bossuet, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur! malheur encore une fois à qui la perd! Mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course. » Le pouvoir spirituel est indépendant des qualités personnelles de ceux qui l'exercent; il tient à leur caractère, à leur dignité; seulement il peut être moins efficace dans ses effets, lorsque ceux à qui il est confié ont le malheur de le déshonorer par le vice ou l'ignorance.

---

tres, avec celle de Jésus-Christ? Toute autre autorité est donc illégitime; toute autre foi est donc une foi purement humaine, accordée à la parole de quelques séducteurs; tandis que la foi des catholiques est une foi divine, accordée à la parole d'un Dieu et expliquée par une autorité qu'il a établie lui-même.

C'est un droit divin auquel les hommes peuvent résister, parce qu'ils ont le libre arbitre, mais qu'ils n'ont pas le droit de changer et de modifier à leur gré : les hommes ont la liberté, mais non le droit de méconnoître Dieu ; et malgré tous leurs blasphêmes, toutes leurs révoltes d'action et de discours, Dieu n'en demeure pas moins leur créateur, leur maître, leur juge.

CIX.

« Ou tendent aujourd'hui les esprits égarés ? A ne rien croire, à remplacer les croyances par des opinions, l'Evangile par la science, l'expérience par des théories, la doctrine des devoirs par la doctrine des droits, Dieu par l'homme, les choses par les mots, et la réalité par le néant. L'impatience de tout joug, le

relâchement des liens religieux et sociaux ; quelque foi en la Divinité, mais vague et stérile ; un déisme qui, dans la pratique, ressemble à l'athéisme ; un désir effréné de je ne sais quel ordre de choses impossible à réaliser : voilà la maladie qui travaille l'Europe.

« Le monde bel esprit voudroit ouvrir des routes nouvelles en tout, ou plutôt, opposées à celles qu'ont suivies les peuples policés de tous les siècles, et les gouverner contre les lois du bon sens, ce *maître de la vie humaine*. Toutefois, comme vient de le dire l'auteur d'un ouvrage très remarquable par la pénétration et la force d'esprit qu'il suppose, « il y a une loi immuable contre laquelle rien ne prévaut. Toute société qui, étant sortie des voies de la nature, s'obstine à n'y pas rentrer, ne se renouvelle que par la dissolution, et

ne recouvre sa vigueur qu'en perdant tout, et souvent jusqu'au nom même de nation. Il faut, ainsi que l'homme, qu'elle traverse le tombeau pour arriver à la vie une seconde fois. »

CX.

« CEUX qui rejettent la religion chrétienne à cause des difficultés qui se rencontrent dans ses mystères, ne considèrent pas combien cette objection peut être rétorquée contre les autres systêmes de religion et de philosophie, qu'ils font pourtant profession d'admettre eux-mêmes. Il y a dans le déisme même, qui est la plus simple de toutes les opinions religieuses, certaines difficultés que la raison est dans l'impuissance de résoudre; telle est, par exemple, l'origine du mal sous le gouvernement

d'un Dieu souverainement bon et puissant; ... le moyen de concilier la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme; ... la création du Monde dans un certain temps déterminé, ou sa production éternelle par l'Être suprême..... Cependant toutes ces difficultés ne sont pas capables de porter un homme sage à nier l'existence de Dieu, ou sa sagesse, sa bonté, son pouvoir infini, qui sont démontrés de la manière la plus évidente, et que l'on ne sauroit refuser d'admettre sans se jeter dans des difficultés mille fois plus embarrassantes, et même dans les absurdités et les impossibilités les plus manifestes. Ainsi, le seul parti qu'il reste à prendre, c'est de satisfaire à ces difficultés apparentes, aussi solidement que notre foible raison est en état de le faire; et, lorsqu'elle se trouve arrêtée, d'avouer

sa foiblesse et de reconnoître que notre intelligence bornée et notre jugement imparfait ne sauroient être la mesure de la sagesse divine ou le sceau général de la vérité. Il en est de même à l'égard de la religion chrétienne ; la raison y trouve certaines difficultés qu'elle a de la peine à concevoir ou qu'elle ne sauroit expliquer à son gré. Mais comme la vérité de ses mystères est fondée sur des faits d'une évidence si convaincante que l'on ne peut la rejeter sans admettre des difficultés beaucoup plus grandes encore que celles qui en accompagnent la croyance, il est clair que l'on ne doit point révoquer en doute ces mystères, à cause des objections auxquelles ils donnent lieu, quelque mortifiantes qu'elles puissent être pour notre orgueil. Sans doute qu'à ne consulter que lui, toutes choses auroient dû

nous être pleinement manifestées ; mai
il a plu à Dieu de proportionner no
connoissances à nos besoins, et non pa
à notre orgueil. »

CXI.

COMMENT un écrivain qui, sur la f
de sa propre raison, emploie ses tale
et sa vie entière à ruiner les doctrin
morales qu'il trouve établies de tem
immémorial dans les sociétés les pl
éclairées, défendues par tant d'écr
vains recommandables, et pratiquées p
tant de gens de bien, ne fait-il jama
cette réflexion : si je m'étois trompé?

CXII.

« L'INTRÉPIDITÉ d'un homme incr
dule, mais mourant, (dit Vauvena
gues), ne peut le garantir de quelq

ıle ; car il doit raisonner ainsi : Je
ıis trompé mille fois sur mes plus
bles intérêts ; et j'ai pu me tromper
'e sur la Religion. Or je n'ai plus
ups ni la force de l'approfondir,
meurs..... ! »

CXIII.

ton Bayle, « presque tous ceux qui
t dans l'irréligion ne font que dou-
ils ne parviennent pas à la certi-
Se voyant donc dans le lit d'in-
:é, où l'irréligion ne leur est plus
un usage, ils prennent le parti le
ûr, celui qui promet une félicité
elle en cas qu'il soit vrai, et qui ne
›urir aucun risque en cas qu'il soit
» Puisque c'est le parti le plus
pourquoi ne pas le suivre en san-
›mme en maladie ? On y gagneroit

le premier de tous les biens, la tranquillité de l'ame ; et combien d'autres avantages n'y trouveroit-on pas ? »

CXIV.

« C'est en vain, dit Pascal, que les hommes détournent leurs pensées de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anéantir en n'y pensant point ; elle subsiste malgré eux ; elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux. »

CXV.

Quand je vois mourir un honnête homme et vivre tant de scélérats, je sens dans toute sa plénitude la force de

ce passage des Psaumes : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur.*

CXVI.

Un proverbe des Grecs modernes dit : « Dieu temporise, mais il n'oublie pas. »

CXVII.

Bossuet, parlant de la vie de l'homme et de la rapidité des années, dans son sermon pour le jour de Pâques, s'exprime ainsi : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrois retourner en arrière : marche ! marche ! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent ; il faut sans

cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvois éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent. On voudroit s'arrêter : marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé : fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer;

les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher ; on voudroit retourner en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. »

CXVIII.

Oui, l'ame est immortelle ; autrement d'où nous viendroit cette douce espérance, ce désir ardent, si cher à notre cœur, qui nous fait soupirer après l'immortalité ? Ou bien quelle seroit la

cause de cette crainte intérieure, de cette secrète horreur qui nous fait redouter le néant ? Pourquoi notre ame se replie-t-elle sur elle-même et recule-t-elle d'effroi à l'idée seule de sa destruction ? N'est-ce pas la Divinité elle-même qui agit en nous ? Sans doute c'est le Ciel qui montre un avenir à l'homme, et qui lui donne la preuve d'une éternité. Éternité ! souvenir agréable et terrible ! Combien d'espaces inconnus nous faudra-t-il parcourir ? Quel nombre et quelle variété de scènes nous aurons à découvrir ! L'intervalle immense qui nous en sépare est devant nos yeux ; mais il est obscurci par des ombres, des nuages et des ténèbres qui l'environnent de toutes parts. C'est cependant là qu'est ma demeure ; je n'en saurois douter ; car, puisqu'il existe un être supérieur à l'homme, comme la nature le

manifeste hautement par tous ses ouvrages, nécessairement il aime la vertu; alors celui qui la pratique, non-seulement peut prétendre à un bonheur éternel; mais il est assuré de l'obtenir de ce Dieu de justice et de bonté.

CXIX.

Quelle plus grande preuve de l'immortalité de l'ame et d'une vie future, que le spectacle de la vertu persécutée et du vice triomphant sur la terre? L'anglais Glynn a un passage sur ce sujet qui mérite d'être rapporté ici. « Promenons nos regards sur ce vaste univers, dit-il, et examinons avec soin tout ce qui s'y passe. Ne trouvons-nous pas que, dans la distribution des biens et des maux, par-tout la balance est inégale? La vertu pâle et tremblante

languit dans l'oubli d'une honteuse obscurité ; il n'est pas un être sensible qui lui prête une main secourable, pas un qui lui adresse un mot de consolation ; ses malheurs ne peuvent arracher de ceux même qui en sont les témoins, une seule de ces larmes capables d'adoucir l'amertume du chagrin. L'orgueilleux et l'impudent triomphent ; ils insultent au malheureux persécuté. Le juste, négligé, abandonné de ses semblables, n'est-il pas encore cruellement poursuivi par les maladies, la famine et l'intempérie des saisons qui l'assiègent à l'envi ? Cependant voyez-le ; il est toujours calme, toujours résigné à la volonté de Dieu ; jamais il ne verse une larme, jamais il ne pousse un soupir ; c'est un rocher inébranlable contre lequel viennent se briser les flots écumans de la mer.

Portons maintenant les yeux vers ce berceau couvert de myrtes et de roses, où le vice, enflé de l'orgueil de ses richesses et enivré de sa prospérité, le front ceint d'une couronne de fleurs, étale avec faste sa pompeuse insolence. C'est pour lui que le sol fécond de l'Arabie produit ces délicieux parfums qui embaument les airs; c'est pour lui que nos riches coteaux versent de leurs vignobles pourprés le nectar le plus délicat. Comblé des biens de ce monde, vous croyez peut-être qu'il en paie un juste tribut de reconnoissance à Dieu qui les prodigue en sa faveur; vous vous trompez : le nom du Seigneur n'a jamais reposé sur ses lèvres qu'au moment où une fureur insensée lui a dicté des blasphêmes et d'horribles imprécations. Cependant la fraîcheur, la santé ont imprimé sur ses joues le plus bel incarnat;

les souverains de la terre l'ont revêtu des honneurs les plus distingués et des emplois les plus éminens; le doux sommeil se plaît à verser ses pavots sur sa couche de duvet. »

O Dieu, source de toute justice! tu permets cet affreux désordre, pour prouver à l'homme que ce n'est point ici bas, et pendant une vie aussi courte qu'il peut espérer de solides récompenses ou d'affreux châtimens selon qu'il aura été vertueux ou criminel. Le jour d'éternelle justice paroît à l'instant même où la tombe s'ouvre; et aussitôt la vertu perçant à travers les nuages qui l'obscurcissoient, brille d'un éclat majestueux, environnée des rayons d'une gloire immortelle; et le vice, précipité dans l'enfer qui lui est préparé, est abîmé dans un océan de ténèbres qu'aucun

soleil, aucun astre ne récréeront jamais de leur bienfaisante lumière.

CXX.

Impie, toi qui prétends que l'ame, cette portion de la Divinité qui brille dans l'homme, sera anéantie pour jamais, dis-moi, si tu le peux, pourquoi toutes les nations, tous les peuples, quoique différant entre eux par leurs lois, leurs usages et leurs mœurs, se réunissent tous comme de concert pour attendre une autre vie où le juste sera récompensé, et le coupable puni? Pourquoi les poëtes ont-ils imaginé l'Élysée, le Tartare, le Styx, le Cocyte? Pourquoi les fils d'Hali ont-ils inventé un paradis qui flatte les sens, à dire vrai, mais qui n'en est pas moins l'unique

objet de tous leurs désirs? Ou plutôt ap-
prends-moi pourquoi sur les bords du
fleuve Orellana, où jamais les science
n'ont porté leur flambeau, le sauvag
indien a formé le rêve d'un monde plu
heureux, existant derrière ses monta
gnes, dont le sommet est caché dans le
nues? Pourquoi existe-t-il dans le cœu
de chaque homme un bienveillant moni
teur qui anime, retient, instruit, di
rige et encourage? Comment se fait-
que l'idée seule d'un mal que nous avon
pu dérober à la connoissance des autres
nous contriste, tandis que le souveni
d'une bonne action, même ignorée
nous console et nous réjouit? Mais si l
maladie, la vieillesse ou le chagrin nou
conduisent sur le bord du précipice o
la mort nous attend, la conscience alor
ne nous fait-elle pas sentir avec un
force irrésistible l'empire absolu qu'ell

ur nous? De quelle horreur en effet
st pas pénétrée l'ame du pécheur
urant! Comme il tourne des regards
rieux vers le monde qui lui échappe!
passé le tourmente, l'avenir l'effraie.
homme de bien, au contraire, s'en-
rt du sommeil de la paix; c'est en
riant qu'il dit un dernier adieu à
utes les choses périssables dont il n'a
li qu'en passant.

TABLEAU

DU JUGEMENT DERNIER.

Les temps sont écoulés; la révolution des siècles touche à son terme; l'heure de la résurrection va sonner. O homme! pendant qu'il en est temps encore, élève tes regards jusqu'aux cieux où règne le Dieu, source de toute grâce, créateur de toutes les beautés de la nature; abaisse-les sur la terre où le printemps n'a pas encore cessé d'émailler les champs de tant de fleurs variées, et l'automne de te fournir tant de moissons abondantes et tant de fruits

délicieux ; considère ce vaste univers, dont l'aspect riant est si enchanteur ! Entends les mugissemens de l'antique Océan, et sois encore dans l'admiration ! Ici les forêts s'élèvent majestueusement sur le sommet des collines qu'elles couronnent ; là les fleuves qui bornent les empires, serpentent, soit pour arroser les campagnes, soit pour partager les climats ; dans les vallées enrichies de productions variées, reposent et les rois et leurs royaumes ; plus loin les montagnes menacent les nues et couvrent de leur ombre un sol immense ; par-tout des villes, des armées, des flottes peuplent la surface de la terre et des mers. Mais que dirons-nous du firmament dont la vue doit encore exciter en toi un plus juste étonnement ? Comment trouver des expressions pour en peindre la beauté ravissante ? Comment décrire

cette route immense qui s'étend d'un pôle à l'autre? L'œil se fatigue quand il veut parcourir l'étendue de son brillant azur. Quel immense théâtre où Dieu s'est plu, pendant tant de siècles, à faire gronder les orages et où sa vengeance a préparé les foudres! Comment fixer la marche de ces globes lumineux qui ont éclairé la terre et qui ont ramené dans un ordre si régulier, les saisons et les révolutions des années? Dans ce tout immense, le point que nous habitons n'est qu'un grain de sable; des milliers d'autres mondes ornent et décorent magnifiquement les espaces infinis qui nous environnent; leur pompe est si majestueuse et si éclatante que les païens en ont fait l'objet de leur adoration. Quelle grandeur! quelle dignité dans tous ces corps!

Tel est l'univers. Eh bien! ce magni-

fique ouvrage touche à sa fin. Le moment redoutable marqué dans les décrets éternels est arrivé. Tout ce qui existe, cieux, terres, mers, tout va disparoître comme la feuille légère lorsque l'automne est arrivé. Le temps lui-même va être détruit, la nature anéantie, et il n'existera plus un seul atome dans l'immensité du vide. Que va devenir cette terre où tant d'anciens empires ont été remplacés par tant de nouveaux, où tant de vivans ont marché sur les corps de ceux qui les ont précédés depuis tant de siècles? Et cependant combien peu ont pensé à cette terrible catastrophe qui va faire tomber ce globe en dissolution, et qui éteindra les feux du soleil. Réveillez-vous, mondes, réveillez-vous; et vous, princes de la terre, tremblez!

Déjà des nuages épais s'élèvent de

toutes parts ; toutes les parties de cet univers sont tout-à-coup plongées dans une nuit affreuse ; des vents impétueux renversent, déchirent les forêts et dispersent au loin leurs débris ; ces montagnes, qui paroissoient éternelles, s'ébranlent et s'inclinent, ainsi que les cèdres qui couvrent leur cime ; les vallons entr'ouverts montrent leurs abîmes ; l'Océan en fureur, agité dans toute sa masse, brise ses barrières et se déborde par tous ses rivages ; la lune perd son éclat, et se couvre de taches de sang qui s'étendent sur son disque argenté ; le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres ; des tonnerres continuels grondent dans la profondeur des cieux, et leurs roulemens se répondent d'un pôle à l'autre pôle. C'est alors qu'une trompette terrible, dont la moitié est cachée dans les cieux, et l'autre, visible sur la terre,

se fait entendre de toutes parts; ses bruyans éclats pénètrent jusqu'au fond des abîmes et ébranlent les voûtes de l'univers: les vivans tombent morts, et les morts s'éveillent de terreur. Jamais bruit plus formidable n'effraya la nature. Non, les clairons guerriers qui firent retentir les demeures célestes lorsque Dieu abattit Satan et les Anges rebelles, les éclats des foudres dont il les frappa, l'horrible cri qu'ils poussèrent en tombant dans l'abîme, furent moins épouvantables.

Quel spectacle! Cette terre, auparavant comblée des bénédictions du Ciel, qui mollement inclinée sur son axe paisible, rouloit avec majesté dans son orbite au milieu de mille planètes brillantes; cette terre dont l'étendue immense étoit l'asile et le séjour des plaisirs, la production chérie du Créateur,

la bien-aimée de son Dieu, maintenant déshéritée de sa tendresse paternelle, est dévouée aux ténèbres et condamnée à la ruine. Le soleil ne viendra plus la récréer de ses rayons vivifians; aucune lumière ne pénétrera jusqu'à elle, si ce n'est celle des éclairs et des foudres; ses montagnes se sont déjà écroulées, ses fleuves sont taris; c'est un bouleversement universel, c'est un vrai chaos: tout s'anéantit sous le sceptre formidable de l'Éternel.

Tel est, ô terre, le sort qui t'étoit réservé pour ce moment terrible. Quel refuge, quelle consolation offres-tu à tes coupables habitans? Quoi Seigneur! as-tu oublié l'ouvrage de tes mains? Qui peut porter le poids de ta colère? Qui peut résister aux coups de ton bras vengeur? Ah! Dieu tout-puissant, sois mon sauveur à cette heure terrible! Toi qui

t'es revêtu de nos misères, qui, dans ton agonie, as sué le sang, qui as souffert tous nos maux, et qui enfin étant devenu malédiction pour nous, as permis que la mort t'ait conduit captif dans ses sombres royaumes pour apprendre d'elle l'horrible mystère de nos maux, ô mon Dieu! prends ma défense; Dieu tout-puissant, sois mon sauveur à cette heure terrible.

Mais je vois les enfans d'Adam courir du levant au midi, fuir des pôles jusques sous la Ligne pour chercher à se mettre à l'abri de la colère divine. Ils disent aux flammes, dévorez-nous; aux mers, engloutissez-nous; aux rochers, écrasez-nous, ou au moins, par compassion, cachez-nous dans vos cavernes; mais la mer les vomit, pour qu'ils aillent subir le supplice prononcé contre eux; les rochers ne les retiennent plus que

comme des prisonniers réservés aux tortures. Ah ! heureux celui qui, au-dessus des vanités de ce bas monde, a été soutenu par l'espérance de la gloire à venir, qui a souri aux approches de la mort, qui a soupiré après le moment de sa dissolution, qui est descendu dans la tombe avec des transports de joie ! C'est alors qu'il reconnoîtra que cette victoire remportée sur lui-même, est préférable aux lauriers qui ont couronné le front des plus célèbres conquérans. Religion ! voilà ton triomphe ! ta gloire brille dans les cieux de l'éclat le plus pur ; tes joies sont inappréciables, tes délices ineffables, et tout le reste n'est rien ; je ne vois plus dans ce vaste univers que Dieu et mon ame. O mon ame ! adore donc à jamais ce Dieu qui t'a créée.

Mais le moment est arrivé ; la fatale trompette fait entendre une seconde fois

des sons interrompus qui remplissent toute la surface du globe ; c'est pour préparer le concours universel de tous les êtres qui ont été doués de vie et de raison. L'homme s'éveille ; déjà il s'agite sur ce lit silencieux où il dort depuis des siècles. Les tombeaux, hors un seul (1), fidèles gardiens du dépôt qui leur a été confié, rendent la poussière qu'ils renferment. L'ordre est donné : cette poussière s'anime, les ossemens s'agitent, les membres dispersés se meuvent et se cherchent. Quel spectacle ! De toutes parts, des fragmens de corps, des grains de poussière volent en confusion dans les airs, vont, dans des pays éloignés,

(1) Celui de Jésus-Christ. M. de Châteaubriand est auteur de cette belle pensée, que le tombeau du Sauveur est le seul qui à la fin des siècles n'aura rien à rendre.

se joindre pour compléter le tout dont ils ont fait partie. Le corps étant ainsi reproduit, l'ame est avertie de ce changement, et quel que soit le lieu où Dieu l'a placée en attendant le grand jour de la résurrection, fidèle à sa première union, elle revient épouser son argile immortalisée et s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en échappe comme auparavant; ce n'est plus une machine fragile et périssable; des ressorts que le temps ne peut user, entretiendront désormais ses mouvemens éternels.

Mais ce n'est pas seulement des champs de sépulture et du sein des tombeaux, que sort la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux, de tous ces lieux charmans, consacrés à nos jeux et à nos plaisirs, s'élève le peuple nombreux des an-

êtres dont les ossemens foulés ont servi de base à l'appareil du luxe de leurs enfans. Hélas! les édifices les plus splendides n'ont été que le premier étage d'une tombe. Il n'est pas un point sur la surface du globe qui n'ait servi de sépulcre; et le lit de l'Océan lui-même est pavé des débris de l'espèce humaine. Tout est plein de la poussière de l'homme; et à ce moment terrible, où sa demeure est livrée aux flammes, on voit sortir de toutes parts le nombreux essaim des mortels.

Tous cependant ne ressuscitent pas de la même manière : les uns n'ouvrent qu'avec peine et malgré eux les yeux à la lumière qui ne leur fait éprouver qu'un sentiment de terreur; ils cherchent à retourner dans leurs tombeaux; ils appellent de nouveau la nuit; mais la nuit, sourde à leurs voix, n'existera plus pour

eux. Les autres, attachés à la vertu comme à un rocher inébranlable, contre lequel aura échoué la violence de leurs passions, et qui se seront montrés aussi fermes contre les attraits du vice que contre la fureur des tyrans, fixent d'un œil serein les horreurs de ce jour et restent calmes au milieu des éclats redoublés du tonnerre. Les planètes se détachent des cieux, mais la pensée du juste y reste fixement attachée; la terre est ébranlée jusque dans ses fondemens, mais son ame n'en est point agitée; l'univers est dissous, mais le juste, tranquille, contemple à loisir les abîmes entr'ouvrant leurs gouffres, et la nature armée pour servir la vengeance du Tout-Puissant; bien plus, il devance par ses désirs cet avenir consolant, et déjà il bénit l'aurore de ce jour qui ne finira plus.

Mais avant l'instant marqué pour l'entrée dans les demeures éternelles, le Juge descend au milieu des tonnerres, et somme tous les hommes de paroître à son Tribunal redoutable. C'est le Souverain de l'univers; le voilà qui s'avance; des mondes innombrables lui servent d'escorte et forment sa Cour. J'aperçois la scène immense où vont se rassembler toutes les générations; c'est un vaste champ d'où un vent impétueux a fait disparoître les villes, les forêts, les montagnes, et n'a laissé qu'un terrain aplani et une sorte d'arène pour toute la race humaine. Des immortels sont préposés à la garde de ce lieu; les royaumes, les empires, les républiques, les mondes, sont amoncelés dans cette plaine; chaque pays et chaque siècle y versent ceux qui leur ont appartenu. Les plus grands rois sont confondus dans

la foule; Adam salue le dernier de ses enfans; il n'existe plus de signe distinctif parmi les hommes.

Quel prodigieux concours de monde! Les grains de sable que soulèvent les vagues mugissantes de la mer, les feuilles que le vent agite dans les forêts ombragées, les lampes d'or qui brillent dans la voute azurée, sont moins nombreuses. J'y vois ces armées innombrables qui avoient en leur pouvoir et la naissance et la ruine des empires; ce monde de guerriers que Xercès traînoit à sa suite; ceux qui, dans les plaines de Cannes, ont forcé les Romains à plier sous le joug de Carthage; enfin, ces bataillons immenses dont l'Europe a été inondée, au nom de la liberté et du despotisme, au commencement du XIXe siècle, et tant d'autres qui leur ont succédé. Tous sont ici, mais on ne sauroit

les distinguer ; en vain, leurs millions s'amoncellent, c'est une vague dans l'immensité de l'Océan.

Mais j'entends une voix éclatante qui, parcourant les airs avec force, fait retentir les échos : « Enfans des hommes, préparez-vous au jugement, le jugement va commencer. » La terre tremble de nouveau. Qu'ils sont profonds et terribles les gémissemens qu'elle pousse ! Un bruit affreux ébranle jusque dans leurs fondemens les abîmes de l'enfer.

Tout-à-coup un éclair enflamme la vaste étendue des cieux ; le rideau de feu s'ouvre et laisse voir dans l'enfoncement, sur un trône élevé au-dessus de tout ce qui l'environne, le souverain Maître de tous les mondes. C'est de ce sanctuaire redoutable qu'il gouvernoit la nature, que d'un seul regard il examinoit tout ce qui se passoit dans ce

vaste univers; le temps, l'espace, la matière, la forme, la vie et la grâce attendoient à ses pieds le signe de sa volonté suprême, pour y obéir à l'instant. Et nous, vils insectes, pendant que nous rampions sur ce globe, songions-nous qu'un souffle de sa bouche suffisoit pour nous réduire en poudre et nous précipiter dans les abîmes éternels ?

Du fond de ce sanctuaire, je vois (mais l'œil d'un mortel peut-il soutenir l'impétuosité de ces flots de lumière?) je vois sortir le Fils de l'Eternel. Il est porté sur un trône flottant; son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers, terrible comme au moment où il précipita l'Ange de ténèbres dans les Enfers. Les Archanges, les Dominations, les Puissances, supportent le siège de ce Roi triomphant; une brillante ceinture de lumière, dont

l'éclat efface celui des Esprits célestes, dont la splendeur surpasse celle du zodiaque, l'entoure de toutes parts; la nuit repose sur ses sourcils; son visage a l'éclat de l'aurore. Tous ceux sur qui il arrête un regard de bonté jouissent dès-lors du bonheur suprême; mais si ses yeux ardens lancent le feu de la colère, ils distribuent par-tout la terreur et le désespoir. De la main gauche il tient le volume brillant de la science, et de sa droite il fait étinceler le glaive de la justice.

C'est dans cet appareil que s'avance, au travers des cieux, le souverain arbitre de la vie et de la mort. Les éclats de la foudre retentissent à ses côtés; les éclairs sillonnent l'obscurité de l'air; l'armée des Anges, toute brillante de gloire, est rangée sur son passage; les uns tirent des sons mélodieux de leurs

harpes ; les autres, en pinçant la guitare, forment une divine harmonie ; la voix des Séraphins s'unit à ces concerts ravissans. La voix des Séraphins!... Ah! s'il étoit donné à Satan de l'entendre, il se croiroit encore un Dieu.

Cependant, descendu à la hauteur des astres, le Fils du Très-Haut s'arrête. Alors tous les nuages amoncelés s'élèvent et s'arrondissent en deux colonnes nuancées d'or et de pourpre ; l'une s'appuie sur la terre, l'autre repose sur la mer ; les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Toutes les deux supportent une arcade d'une courbure immense, sous laquelle est fixé le Tribunal suprême de cette Cour redoutable. Des voiles, formés du plus pur azur des cieux, flottent du haut de cette voûte de cristal, et se jouent autour de ses supports. La mort, chargée de chaînes,

est renversée dans la poussière, et expire percée de son propre dard.

C'est sur ce trône élevé que l'Eternel est assis pour juger l'univers. Il est revêtu de tout l'appareil de la Divinité; ses vêtemens sont parsemés d'étoiles arrangées avec un ordre merveilleux. Le globe étincelant du soleil brûle à ses pieds. Alors un Archange radieux déploie l'étendard de la Croix, qui, balancé dans les airs, ombrage et découvre tour à tour la moitié de l'étendue des cieux. O gloire formidable, dont l'éclat terrible éblouit et tourmente le coupable, tandis que tu es l'espoir et la consolation des justes! Ah! tu n'es pas un objet d'effroi pour celui qui, toujours levé avec l'aurore, ouvroit par la prière et te consacroit le jour naissant; dont l'ame à son réveil entonnoit ta louange, et s'élevoit par degrés dans les cieux avec

l'astre du jour ; dont le cœur s'embrasoit de plus en plus des feux de ton amour, à mesure que cet astre avançoit dans son cercle brûlant, et dont les hommages ne finissoient pas encore après qu'il avoit disparu. Ah ! bientôt brilleront d'un éclat immortel ceux qui t'ont honoré d'un culte aussi pur.

Mais c'en est fait : déjà dix mille trompettes ont fait retentir les airs : un vaste et profond silence succède à cet appel ; une sainte terreur s'est emparée de tous les esprits ; on croiroit que la nature entière vient de rendre le dernier soupir. Anges, hommes, tout est immobile ; le Juge redoutable, du haut de son trône, promène ses regards autour de lui ; l'éclat de sa gloire remplit l'immensité des cieux. Alors il pose la main sur le livre fatal que des Séraphins élèvent avec respect et soutien-

nent devant lui. A l'instant où il brise le sceau, un gémissement universel se fait entendre..... Il commande, et la foule des humains est rapidement séparée en deux portions. A sa gauche, quel abattement, quelle consternation, quelle pâleur hideuse défigure les visages ! quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Dans quelles angoisses, dans quelles transes d'effroi ces infortunés se frappent le sein, s'agitent, se déchirent ! L'orbite de leurs yeux farouches et tremblans roule dans la frayeur, et révèle les tourmens intérieurs de leur ame ; chacun de leurs gestes est un mouvement de douleur ; chacun de leurs regards exprime le remords ; dans chacun de leurs gémissemens on entend le cri du désespoir. Que ne feroient-ils pas pour obtenir un instant les miséricordes du Dieu de bonté qu'ils

ont si long-temps outragé, pour rentr
en grâce avec lui? Il n'est plus temp
la juste colère du Seigneur a succédé
la patience : tout est fini.

Mais à la droite du Très-Haut, qu
spectacle différent! Que de grâces! q
de beautés! L'image du Créateur e
empreinte avec toute sa vérité dans l
traits rajeunis de chacun de ces Bie
heureux qui touchent à cette immort
lité dont l'éclat brille déjà dans leu
yeux. Qu'il est beau, leur triomphe! Q
ce sublime spectacle a de charmes pr
férables à tout ce que le monde a de pl
enchanteur! Les Anges eux-mêmes e
sont frappés d'admiration! Oui, l
Justes osent fixer les regards du Tou
Puissant, qui n'ont rien pour eux de te
rible. Les éclairs qui sortent de son Tr
bunal, et l'appareil formidable dont
est environné, ne leur inspirent aucun

terreur. O gloire du Juste! sont-ce là ces formes humaines qui étoient tombées en poussière! Non, ce sont les amis de Dieu dans tout l'éclat de la beauté, et rayonnans d'une gloire immortelle.

Voyez-les s'avancer en triomphe au séjour du bonheur, et y prendre possession des places qui leur sont assignées; ils vont remplir les trônes que les Anges rebelles ont laissés vacans, et compléter ainsi la Cour céleste; c'est à eux qu'il est réservé de former les nouveaux rayons de gloire qui vont ajouter à la lumière brillante de ce divin séjour. Il leur est donné de cueillir ces roses immortelles qui ne se flétriront jamais, de boire à la source sacrée de la vérité même, de nager dans un torrent de délices, de former avec leurs instrumens une harmonie céleste, d'élever leurs voix jusqu'au Roi des rois, pour célé-

brer ses louanges pendant toute l'éternité.

Ah ! quelle distance les sépare du séjour des réprouvés, de ce séjour d'horreur où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent et se succèdent dans un long enchaînement ! Au milieu est une mer de soufre, vaste et profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir et dévorer leur proie. C'est là que les malheureux, précipités au fond de l'abîme, livrés à un désespoir d'autant plus affreux qu'il sera sans fin, ne cesseront d'exhaler leur fureur par d'horribles blasphêmes, et cependant confesseront qu'ils ont mérité les supplices qu'ils endurent. Environnés d'horreurs, déchirés des tourmens les plus cruels, objets éternels de malédiction, ils conjureront en vain la tempête de calmer ses fureurs;

en vain ils demanderont aux flammes de modérer leur ardeur. Souffrir pendant l'éternité, porter sans relâche tout le poids de la colère d'un Dieu irrité, voilà leur partage à JAMAIS.

Le sort du genre humain est donc décidé ; les Justes sont avec Dieu, et les réprouvés dans l'abîme que l'Ange a scellé pour TOUJOURS (1).

(1) Ce mot TOUJOURS me rappelle la définition singulière, mais énergique, que le P. Bridaine donne de l'éternité, dans son sermon sur ce sujet terrible. « Eh ! s'écrie-t-il, savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : TOUJOURS, JAMAIS ! JAMAIS, TOUJOURS ! ET TOUJOURS ! Pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il ? Et la voix d'un autre misérable lui répond, l'ÉTERNITÉ ! » Qu'on ajoute à cette image l'organe tonnant du P. Bridaine, (il se faisoit entendre de dix mille personnes

Une dernière scène, celle de la dissolution complète de l'univers, va terminer ce jour terrible, ce dernier des jours. L'heure fatale a sonné, le moment est venu. La nature frissonne aux approches de sa fin ; d'épouvantables éclats de tonnerre donnent le signal ; tous les phénomènes les plus terribles se rassemblent dans l'espace ; des éclairs redoublés s'unissent aux météores pour mettre l'univers en feu ; des nuages noirs et épais s'élèvent dans l'air et l'obscurcissent ; des flammes ondoyantes percent à travers des tourbillons de fumée, et sillonnent, par des jets de

---

en pleine campagne), son énergie, l'impétuosité de son action, et l'on ne sera pas surpris d'apprendre que son auditoire accablé sous le poids de son éloquence, (quoiqu'elle fût quelquefois rustique), étoit presque toujours consterné devant lui.

lumière, le sein de la nuit profonde ; les cieux, devenus sombres, réfléchissent d'une manière effrayante cette lueur épouvantable. Des quatre coins du Monde, des Anges soufflent de leur haleine immortelle des vents impétueux, pour augmenter l'activité des flammes, qui se gonflent, s'élèvent avec force, s'étendent au loin et remplissent toute l'atmosphère. Ici, projetées en forme de pyramide, puis retombant avec fracas, elles confondent dans une ruine commune les cités et les déserts ; là, elles roulent en masses énormes, atteignent un royaume éloigné et le dévorent ; plus loin, ces monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés, et comblent les vallons de leurs débris. Entendez ce bruit terrible, ce craquement effroyable qui, semblable aux éclats de la foudre, retentit jusqu'au centre du globe ! Que

signifie cet affreux gémissemen
nature? C'est la masse gigantes
Cordilières, du Ténériffe, de l
laya, des Alpes, des Pyrénées,
fermie par la main puissante de
sembloit défier les ravages des
Déracinés, arrachés des entraill
terre, ces effroyables colosses so
versés, et déjà je ne vois plu
monceau de cendres et des tou
de fumée, au lieu où naguère le
sourcilleux ombrageoit au loin l
pagnes.

Montrez-moi où étoit cett
France qui si long-temps a servi
dèle à tous les peuples, mais q
J'obéis au silence que m'impose
couronné, un saint Roi martyr
faisant un signe de sa palme gl
Dites-moi où furent les limites
sie, et les plaines fécondes de

pe ; dans quels lieux s'étendirent les sables des déserts de la Lybie ; dans quels climats l'Inde enfantoit l'or et les diamans ? Toutes les parties de la terre, tous ses royaumes bouleversés, renversés les uns sur les autres ; toutes ces cités si opulentes, tous ces monumens de l'orgueil, ces colosses égyptiens, tout, tout est confondu et dissous dans un même déluge de feu. Ainsi la destruction a réuni ces monarchies rivales que l'ambition tenoit divisées. Tout ce qui marchoit sur la terre, nageoit dans les eaux, voloit dans les cieux, tous les animaux à qui Adam imposa un nom, sont tous dévorés par les flammes. Mais l'incendie ne se borne pas à consumer ce globe ; sa rage n'est pas satisfaite ; le feu s'élève et s'élance jusqu'aux nues ; il attaque le ciel même ; le soleil, la lune, les étoiles, tout est détruit ; il ne reste

plus ni trace, ni vestige de cette voûte si brillante, si magnifique. Ce vaste univers est moins aujourd'hui que le grain de sable qui vient se perdre dans le flot écumant, moins que l'étincelle qui s'échappe des flammes ondoyantes. Une heure a suffi pour anéantir l'ouvrage qui coûta six jours au Créateur. Quelle Ruine! Tout est consommé.....

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile,
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

CHOIX

DE PENSÉES ET DE JUGEMENS

SUR LA BIBLE

Considérée sous le rapport religieux, moral, historique et littéraire (1).

LE premier, le meilleur, le plus sublime de tous les livres est, sans contredit, l'ÉCRITURE SAINTE, composée de l'*ancien* et du *nouveau Testament*. C'est le livre divin, le livre par excellence, dans lequel on trouve l'histoire la plus vraie, la philosophie la plus sage, la morale la plus pure, la doctrine

pour tous, fût en quelque manière mise à la portée de chacun. Oui, l'Écriture Sainte est pour tous; elle est un bien commun auquel tous les chrétiens ont droit, puisque c'est là que nous apprenons ce qui doit le plus contribuer à notre bonheur sur la terre, en nous préparant à celui qui sera inaltérable dans la commune patrie; et pour tout dire en un mot, d'après l'expression admirable de M. de La Harpe (4), les livres saints contiennent la science de Dieu et la science du salut.

Nous venons de considérer l'Ecritur Sainte sous le rapport religieux; voyon la maintenant comme monument hist rique, et comme ouvrage le plus p cieux et pour l'esprit et pour le cœ La Bible, remontant à l'origine choses, est l'histoire, non d'un pe en particulier, mais de tous les pe

en général ; elle offre à chaque nation un intérêt qui lui est propre. Ne semble-t-elle pas, apprenant à chaque peuple son origine et ses progrès, ses succès et ses revers, lui dévoiler l'avenir par les grandes leçons du passé, et lui montrant ou ce qu'il doit espérer ou ce qu'il doit craindre, lui présager sa grandeur ou sa décadence prochaine? D'un autre côté, quelle supériorité n'a pas l'histoire sacrée sur l'histoire profane ! Celle-ci ne nous apprend que des événemens ordinaires, si remplis d'incertitudes et de contradictions, que l'on est souvent embarrassé pour y découvrir la vérité ; tandis que l'histoire sacrée est celle de Dieu même, de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de sa providence universelle, de sa justice, de sa bonté et de tous ses autres attributs. Ils y sont présentés sous mille formes et dans

une série d'événemens variés, miraculeux, et tels qu'aucune nation n'en eut de semblables. La supériorité de l'Ecriture, en ce genre comme en tout autre, est donc incontestable; mais elle est encore douée d'un avantage auquel les historiens profanes n'arrivent pas, et qui distingue seul les siens : c'est la manière simple et sans affectation avec laquelle les faits y sont racontés; et cette simplicité, loin de nuire à la grandeur et à la majesté des images, les fait briller d'un éclat que l'on ne rencontre que dans ce livre divin. Il n'y a pas de doute que cette admirable simplicité ne soit l'une des principales causes qui aient fait passer tant d'étonnantes narrations par tous les âges et par toutes les langues, sans qu'elles aient rien perdu de leur vérité, de leur force et de leur éclat. Voyez, dès la première page du livre,

cette magnifique description de la création, dont Longin, le meilleur de nos anciens critiques, étoit enthousiasmé. Lisez-la dans quelle langue vous voudrez, en grec, en latin, en français, dans toutes les langues modernes; son mérite sous le rapport du style, c'est-à-dire, la grandeur de l'image, n'en souffrira point; vous y trouverez toujours cette réunion de simplicité et de sublime qui étonne, transporte, et qui, tout en frappant l'esprit, soumet le cœur et lui impose sans contrainte le joug de la Foi.

Si des considérations historiques nous passons aux considérations morales et politiques, nous serons également convaincus, et peut-être encore davantage, que la Bible l'emporte infiniment sur tout ce qu'il a été possible de faire et d'écrire en ce genre. Ecoutons à ce su-

jet un savant moderne (M. Bernardi), qui va en peu de mots nous démontrer cette vérité. « Les livres des Juifs, dit-il, ont cet avantage sur ceux des autres peuples, de faire connoître la nature de l'homme, celle du souverain bien, et les vrais fondemens de la législation et de la morale..... Nous avons beaucoup de traités philosophiques sur la nature des gouvernemens et sur l'art de les maintenir; mais les préceptes qu'ils contiennent n'ont ni amélioré leur sort, ni ne les ont garantis de leur chute; ils ont même peut-être contribué à l'accélérer, en inspirant à ceux qui étoient à leur tête, une vaine confiance dans les combinaisons d'une sagesse ou d'une raison présomptueuse, qui dirige rarement les hommes, et que tant de causes imprévues troublent ou dérangent..... Au contraire, ce qui distingue particu-

lièrement les Juifs, c'est ce but moral qui se montre dans leurs institutions, et qui ne se dément pas un seul instant pendant la durée de leur longue existence. Leurs lois ne furent point, comme celles des Grecs et des Romains, l'ouvrage progressif du temps (5); complètes et parfaites dès leur naissance, elles subsistent encore.....» Eh! comment ne subsisteroient-elles pas, quand Dieu a daigné lui-même graver, sur leur base, ces commandemens éternels, ce code du genre humain, et, comme le dit M. de Bonald, « cette loi primitive et générale, cette loi naturelle, parfaite, divine (tous mots synonymes), cette loi, ajoute-t-il, qui se trouve au livre des révélations divines, conservé chez les Juifs et chez les Chrétiens avec une religieuse fidélité, quoique dans des vues différentes et même opposées, et

porté par les uns et par les autres dans tout l'univers? (6) »

Citons encore sur le même sujet, un autre auteur moderne, M. l'abbé Fayet, dont les pensées profondes coïncident si bien avec celles de MM. Bernardi et de Bonald. « Le plus beau caractère des Livres saints, dit-il, c'est de n'avoir rien de commun avec ce qu'ont écrit les hommes. Homère et Virgile ont eu des imitateurs plus ou moins heureux; mais la Bible n'a trouvé jusqu'ici que des traducteurs ou des copistes. Ouvrez ce livre : une législation complète; une histoire, source de toutes les histoires (7); une morale inimitable; une politique qui fonde les Etats et qui civilise les nations (8); une philosophie toute divine, voilà ce qu'il offre à l'esprit humain. Quarante siècles d'observations, d'études et de critique, confirment les

faits qu'il raconte et la croyance qu'il établit. En vain des demi-savans voulurent, dans ce long intervalle, donner aux sciences physiques un autre fondement que la Genèse : Moïse tient toujours à la main le premier anneau de cette chaîne des connoissances naturelles (9), déroulée depuis Aristote jusqu'à Buffon ; et personne n'a répondu aux questions sur les phénomènes de l'univers, que Job proposoit comme insolubles il y a quatre mille ans. Tout ce qu'on a publié de sage sur l'état social, le droit des gens, la Religion et la politique, sort de ce livre, comme le commentaire sort du texte. Commencé par un berger législateur, ce commentaire a été continué de siècle en siècle par des rois, des magistrats, des solitaires, des artisans, des hommes obscurs, qui paroissent n'avoir eu d'autre mission que

d'en écrire quelques pages, et qui ont disparu après l'avoir remplie. Cependant il ne présente point d'inégalités, de contradictions : c'est par-tout le même esprit, la même doctrine, la même sagesse. »

Ne nous lassons donc pas de le répéter, parce que tout homme de bonne foi, tout homme instruit et qui n'a pas le cœur corrompu, en a l'intime conviction ; la Bible est le premier, le plus important, le plus attrayant de tous les livres, et, ainsi que son titre l'annonce, le livre par excellence. « Pour juger de sa haute antiquité, il suffit de considérer l'admirable rapport qui se trouve entre les mœurs des temps héroïques et les mœurs des Hébreux. Les héros d'Homère se servent eux-mêmes, et les patriarches se servent également eux-mêmes. Abraham, âgé de près de

cent ans, environné d'un peuple de domestiques, se hâte lui-même de porter de l'eau pour laver les pieds de ses hôtes; il presse sa femme de leur faire du pain; il va choisir ce qu'il y a de plus beau dans sa bergerie; il le leur présente avec du beurre et du lait, et les sert pendant le repas, se tenant debout auprès d'eux. Rebecca vient aussi à la fontaine, puiser l'eau qu'elle porte à la maison. Rachel conduisoit ses nombreux troupeaux; et cette première simplicité, nous la retrouvons chez les Grecs. C'est ainsi que nous voyons la noble fille d'Alcinoüs descendre vers le fleuve pour y laver les vêtemens de son père et les siens. Plus les auteurs grecs se rapprochent des premiers âges, plus ils ressemblent aux Hébreux. Mais quelle comparaison établir entre des productions qui ne réunissent que certains

genres de mérite, certains genres d'utilité, et un ouvrage qui les réunit tous à la fois? Quoi de plus beau que la conduite de ce Joseph, qui, vendu par ses frères, se venge en pardonnant (10)! Quoi de plus touchant que le moment de la reconnoissance : *Ego sum frater vester quem vendidistis in AEgyptum* (11)! Quels accens plus douloureux que ceux des Israélites gémissant sur le bord d'un fleuve étranger (12)! La douleur de Jacob, en apprenant et croyant qu'une bête féroce a dévoré son fils, n'est-elle pas plus simple et en même temps plus frappante que celle de Priam aux pieds d'Achille, redemandant le corps de son fils (13)? Les plaintes d'Andromaque égalèrent-elles jamais ces cris de douleur, cette voix de Rachel qui pleure ses enfans dans Rama, et qui rejette loin d'elle toute consolation, parce qu'ils ne sont

plus (14)? Qui jamais, comme Jérémie, sera capable d'égaler les lamentations aux calamités? Quels objets plus propres à enflammer l'imagination, que cette mer entr'ouverte et suspendue, qui engloutit Pharaon et son armée? que cette nuée de feu, et ces murailles qui s'écroulent avec fracas au seul bruit des trompettes? Qui dira le nom de Jérusalem, ce nom tout à la fois si poétique et si douloureux dans la bouche des prophètes (CHATEAUBRIAND)? » Quoi de plus profond que les réflexions de Job sur la brièveté de la vie et sur l'instabilité des choses humaines? Quoi de plus vrai que le tableau du cheval de bataille, dans le livre du même Job, tableau où il n'y a pas un seul trait dont la beauté n'exige un commentaire particulier? Existe-t-il quelque chose de plus tendre, de plus pathétique, que ces repro-

ches adressés aux enfans d'Israël, par les prophètes, et dont le lecteur le plus froid et le plus prévenu a tant de peine à ne pas être affecté? « O habitans de Jérusalem, et vous, hommes de Juda! décidez entre ma vigne et moi. Que pouvois-je faire de plus pour ma vigne, que ce que j'ai fait? Eh bien! j'attendois qu'elle me donnât des raisins, et elle me jette quelques grappes sauvages. Mais, direz-vous, la voie du Seigneur est inégale. Ecoutez à présent, maison d'Israël, c'est la vôtre qui l'est et non la mienne. Ai-je quelque plaisir à voir l'homme s'égarer et mourir? N'en aurois-je pas davantage à le voir revenir et vivre? J'ai nourri, j'ai élevé des enfans, et ils se sont révoltés contre moi. Le bœuf connoît son maître, l'âne connoît la crèche du sien, mais Israël ne me connoît pas; mon peuple ne veut pas me

connoître. » (Isaïe.) « Non, il n'est rien dans les livres des païens qui soit comparable à l'éloquence, à la vivacité, à la tendresse de ces reproches; il y règne quelque chose de si affectueux, de si noble, de si sublime, qu'on peut défier les plus grands orateurs de l'antiquité de rien produire de semblable. (Sterne.) »

Trouvera-t-on un morceau plus touchant, plus consolant que ce passage du Prophète-Roi, sur les miséricordes de Dieu et sur le bonheur de l'aimer? « Qu'elles sont grandes, ô mon Dieu! les douceurs que vous réservez à ceux qui vous craignent! Vous les cacherez dans le secret de votre face, loin de la persécution des hommes; vous les mettrez en sûreté dans votre tabernacle, à l'abri de la contradiction des langues. Je disois dans l'excès de mon trouble;

Mon Dieu, vous m'avez donc rejeté loin de vous ; et tandis que je vous adressois ma prière, vous m'aviez déjà exaucé. Aimez donc le Seigneur, parce qu'il conservera ceux qui lui sont fidèles. Agissez avec courage, vous tous qui espérez en Dieu, et que votre cœur se fortifie en lui..... Cherchez la présence de Dieu, cherchez-la toujours...»

Opposons à ces passages si doux, un tableau grand, terrible et majestueux. C'est l'Eternel qui se peint lui-même : « Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée ; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux ; il est descendu, et les nuages étoient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des Chérubins ; il s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées formoient autour de lui un pavillon de ténèbres.

L'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux; le Très-Haut a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes ennemis; il a redoublé ses foudres qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources; les fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. » Quelle supériorité dans les idées, dans les expressions! car elles sont ici littéralement rendues, dit le traducteur, M. de La Harpe; plus loin il ajoute: « Avouons-le, il y a aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. On voit ici la conception du grand dans son principe: le reste n'en est

qu'une ombre, comme l'intelligence créée n'est qu'une foible émanation de l'intelligence créatrice ; comme la fiction, quand elle est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire tout son mérite d'un fond de ressemblance. »

Ne cessons donc de le redire, la Bible est une source aussi riche que féconde, où puisèrent et où puiseront toujours l'éloquence et les arts. Tel est l'intérêt de ce livre divin, que les différentes parties qui le composent, prises séparément et détachées du tout qu'elles forment, attachent néanmoins et instruisent le lecteur. Que dire du corps entier de l'ouvrage ? Rien de plus majestueux et de plus imposant que ce vaste tableau, où l'on voit une longue suite d'événemens qui naissent tous les uns des autres, qui tous sont réglés par une même volonté, qui tous conduisent

à une même fin. Mais peu de personnes veulent astreindre leur paresse à suivre un pareil enchaînement et à en étudier toutes les beautés en détail.

Ces beautés, sur lesquelles nous nous plaisons à revenir sous le rapport littéraire, feront toujours les délices des hommes de goût, et l'on ne peut se lasser de les indiquer. Qui peut nier que les Cantiques de Moïse, dans l'Exode et le Deutéronome, sur-tout le dernier que les enfans des Israélites devoient tous apprendre par cœur; que quelques autres morceaux épars dans les livres historiques; que les Psaumes, que Job, et presque tous les Prophètes, ne présentent des exemples de la poésie la plus sublime et la plus variée? Jamais aucune ode grecque ou latine a-t-elle pu atteindre à la hauteur des Psaumes? Que l'on nous permette de nous arrêter

un instant sur ce livre extraordinaire, qui, composé par un Roi, tient, parmi les productions littéraires, le rang que son sublime auteur occupoit au milieu de ses peuples. Recueillons l'opinion des savans sur ces chants divins, que l'on peut appeler la nourriture forte et habituelle des ames sensibles et religieuses.

« De tous les livres de la Bible, dit M. l'abbé Fayet, celui des Psaumes paroît le plus admirable par l'éclat et la majesté des images, la variété des figures et des sujets, l'impétuosité d'une éloquence que Bossuet compare *aux tourbillons qui sortent de la fournaise.* Jamais Homère ni Pindare n'ont égalé la richesse, le mélange de douceur et d'énergie qui règne dans les cantiques de David. Le plus grand effort de l'éloquence est sans doute de représenter

fidèlement les choses par les mots. Ici l'on va plus loin : les choses même sont mises à la place des mots ; on voit, on entend, on contemple, on ne lit pas... La beauté des Psaumes parle bien mieux au cœur qu'à l'esprit. On oublie, en lisant ces hymnes sacrées, qu'elles furent chantées il y a trois mille ans, par un peuple qui célébroit ses triomphes ou pleuroit ses grandeurs anéanties. On croit lire l'histoire de sa propre patrie, sa captivité, sa délivrance, la fuite de ses Rois, leur merveilleux retour. *Là aussi les nations ont frémi* (Ps. IV) ; *les peuples ont médité de vains complots contre le Seigneur et son Christ ; là aussi le Prophète vit des impies élevés comme les cèdres du Liban ; il passa, et ils n'étoient plus.* » Nous reviendrons sur ce dernier passage du Psaume XXXVI.

M. de Maistre, dans ses entretiens intitulés : *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tom. 2, page 56 (15), dit : « La Bible, en général, renferme une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue ; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence, et qui n'a point de rival, celui des Psaumes. » M. de Maistre, après avoir parlé de Pindare, dont on prononce quelquefois le nom à côté de celui de David, et après avoir démontré que ce lyrique grec n'est presque plus intelligible (16), M. de Maistre, dis-je, s'exprime ainsi : « David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances ; il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui (17). Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes ;* et

c'est David qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre Église.... Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique*; car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible; et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paroît accidentel et relatif seulement à quelqu'événement de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci; toujours il généralise. Comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentimens se

tournent en prière. Il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps, à tous les hommes..... Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent à son esprit (*Ps.* CXXXVIII, v. 7, 8, 9, 10); tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler (*Ps.* XCI, v. 5, 6, 7); s'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images! quelle richesse d'expressions! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide (*Ps.* LXIV, v. 10, 11, 12, 13, 14); mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre exprimer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvoit, de son temps, être aperçu que par l'inspiration. L'amour

divin qui l'embrase, prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce..... Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine..... Quelquefois le sentiment qui l'oppresse intercepte sa respiration. Un verbe qui s'avançoit pour exprimer la pensée du Prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : « Tes autels, ô Dieu des esprits, ô mon Dieu et mon Roi (18)! » *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus* (*Ps.* LXXXIII, v. 4). D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme, etc., etc. » Ce bel éloge des Psaumes, par M. de Maistre, commencé à la page 56, finit à la page 75 par cette péroraison : « Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Eternel. Ses

chants participent de l'éternité ; les accens enflammés confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La Synagogue conserva les Psaumes ; l'Eglise se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Quebec, à Quito, à Moscou, à Pekin, à Botany-Bay ; on les murmure au Japon. » Concluons donc de cet assentiment, de cette admiration générale, que les Psaumes sont la partie de la Bible la plus féconde en beautés de tous les genres. Le quarante-neuvième, qui commence par ces mots : *Le Dieu des Dieux, le Seigneur*

a parlé, il a appelé la terre, etc., surpasse toute imagination humaine. Quelle majesté dans le début du dix-huitième : *Les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains* (19)! Quoi de plus énergique que cette superbe pensée : *J'ai vu l'impie élevé dans la gloire, haut comme les cèdres du Liban ; j'ai passé, et il n'étoit plus* (20)! (*Ps.* XXXVI, v. 35 et 36.) Nous ne finirions jamais si nous voulions faire remarquer tout ce qu'il y a de merveilleux dans les hymnes du Roi-Prophète ; mais combien d'autres inspirations divines dans les livres saints, ne sont pas moins étonnantes et moins dignes de notre admiration! Je veux parler des Prophètes.

Il seroit difficile d'indiquer dans Homère ou dans tout autre poëte un morceau supérieur au chant de joie d'Isaïe

sur la chute du roi de Babylone. Quels mouvemens animés, quelle rapidité et en même temps quelle grandeur d'idée, quelle terrible peinture de la chute d'un tyran impie et orgueilleux (21)! D'un autre côté, quelle douceur, quelle onction dans le cantique d'Ezéchias (22)! Dans ces deux morceaux si différens, on trouve réunies toutes les grandes qualités poétiques, élévation d'ame, force d'imagination, pathétique de sentiment et d'expression. Aussi Fénélon a dit que jamais aucun poëte n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers, qu'une tente qu'on élève aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt, ajoute-t-il, sa poésie a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt la

poëte s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui.

Y a-t-il rien dans l'antiquité qui puisse soutenir le parallèle avec les lamentations du tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple, et sur-tout avec la touchante prière qui termine ces lamentations? Le langage d'Ezéchiel est dur, impétueux, plein de force, d'aspérité et de violence; mais quoi de plus beau que sa complainte sur la ruine de Tyr (23)? Parmi les petits prophètes, Osée, Joël, Michée, Habacuk dont le cantique sublime fit tant d'impression sur La Fontaine, ont tous un caractère poétique très remarquable. Les trois chapitres de Nahum forment un petit poëme complet sur la destruction future de Ninive, qui est rempli d'images les plus naturelles et les plus relevées. On croit voir cette superbe Ninive tomber sous

les efforts d'une armée innombrable ; on croit voir cette armée ; on croit entendre le bruit des armes et des chariots. Tout est dépeint d'une manière élevée qui saisit l'imagination. Qu'on lise encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui. Trouvera-t-on dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose que l'on puisse comparer à ces différens morceaux ? Et combien d'autres qui ne leur sont pas inférieurs ! Disons donc en toute assurance que si l'on vouloit examiner séparément toutes les parties de la Bible, puis leur ensemble, l'admiration iroit toujours en croissant, et l'on seroit fortement convaincu que tout se soutient dans l'Écriture Sainte ; tout y garde le caractère qu'il doit avoir ; l'histoire, les lois, les descriptions, les passions, les discours de morale, les

mystères, tout y est à sa place, tout y est bien. Enfin, il y a autant de différence entre les prophètes et les poëtes profanes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux : les uns véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la foiblesse humaine (24).

Si la supériorité du style de l'Écriture Sainte sur tout ce que nous avons de plus parfait chez les meilleurs écrivains de tous les temps pouvoit encore être douteuse aux yeux de quelques personnes, ou prévenues, ou superficielles et indifférentes, nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit sur cet objet, un passage très beau, tiré d'un auteur anglais cité précédemment. Cet auteur est fort ingénieux, fort piquant; mais si l'origina-

lité de son esprit l'a quelquefois égaré sur la route qu'il a le premier frayée (on voit que je veux parler de Sterne, le créateur du genre sentimental), il est certain qu'ici il a rendu l'hommage le plus pur et le plus beau à l'excellence du style de l'Écriture Sainte. Voici comment il établit la comparaison entre l'éloquence profane et l'éloquence sacrée : « Il y a, dit-il, deux sortes d'éloquence : l'une en mérite à peine le nom ; elle consiste en un nombre fixe de périodes arrangées et compassées, et de figures artificielles, brillantées de mots à prétention : cette éloquence éblouit, mais éclaire peu l'entendement. Admirée, affectée par des demi-savans, dont le jugement est aussi faux que le goût est vicié, elle est entièrement étrangère aux écrivains sacrés. Si elle fut toujours estimée comme étant au-dessous des

grands hommes de tous les siècles, combien à plus forte raison a-t-elle dû paroître indigne de ces écrivains que l'Esprit d'éternelle sagesse animoit dans leurs veilles, et qui devoient atteindre à cette force, cette majesté, cette simplicité à laquelle l'homme seul n'atteignit jamais ? L'autre sorte d'éloquence est entièrement opposée à celle que je viens de censurer ; et elle caractérise véritablement les Saintes Écritures. Son excellence ne dérive pas d'une élocution travaillée et amenée de loin, mais d'un mélange étonnant de simplicité et de majesté, double caractère si difficilement réuni, qu'on le trouve bien rarement dans les compositions purement humaines. Les pages saintes ne sont pas chargées d'ornemens superflus et affectés. L'Être infini ayant bien voulu condescendre à parler notre langage pour

nous apporter la lumière de la révélation, s'est plu sans doute à le douer de ces tournures naturelles et gracieuses qui devoient pénétrer nos ames. Observez que les plus grands écrivains de l'antiquité, soit grecs, soit latins, perdent infiniment des grâces de leur style, quand ils sont traduits littéralement dans nos langues modernes. La fameuse apparition de Jupiter, dans le premier livre d'Homère; sa pompeuse description d'une tempête; son Neptune ébranlant la terre et l'entr'ouvrant jusqu'à son centre; la beauté des cheveux de sa Pallas; tous ces passages, en un mot, admirés de siècles en siècles, se flétrissent et disparoissent presque entièrement dans les versions latines. Qu'on lise les traductions de Sophocle, de Théocrite, de Pindare même, y trouvera-t-on autre chose que quelques vestiges légers

des grâces qui nous ont charmés dans les originaux (25)? Concluons que la pompe de l'expression, la suavité des nombres, et la phrase musicale, constituent la plus grande partie des beautés de nos auteurs classiques, tandis que celle de nos Écritures consiste plutôt dans la grandeur des choses mêmes que dans celle des mots. Les idées y sont si élevées de leur nature, qu'elles doivent paroître nécessairement sublimes dans leur modeste ajustement : elles brillent à travers les plus foibles et les plus littérales versions de la Bible. »

Nous avons déjà eu occasion de parler de M. William Jones, fondateur de la Société asiatique de Calcutta, et nous ne connoissons point de savans qui unissent plus de bonne foi, plus de candeur à l'érudition la plus profonde, sur-tout relativement aux antiquités et aux lan-

les lumières dont on avoit besoin. Son respectable président (27), dont nous venons de parler, rendant compte des travaux de la société sous ce rapport, se félicite de ce qu'ils servent à justifier les récits de Moyse sur l'origine du Monde. C'est avec une candeur et une impartialité admirables qu'il dit : « Notre témoignage sur ce point mérite d'autant plus de confiance, que quand même nous aurions trouvé le contraire, nous l'eussions également publié, non à la vérité avec la même satisfaction, mais du moins avec la même franchise. La vérité doit l'emporter sur tout. » (Voyez le dixième discours anniversaire, prononcé le 28 février 1793 : *Asiatik Research*, Tom. IV, édit. *in*-8°.) Quel hommage rendu à l'authenticité de la Bible ! Quant aux zodiaques trouvés dernièrement en Egypte, de savantes

et profondes dissertations ont prouvé que cette dernière branche à laquelle s'attachoient fortement les adversaires de la Bible, n'est pas moins vermoulue que celle des livres de Zoroastre et de tant d'autres qui ont disparu.

Tout ce que nous avons dit précédemment regarde l'Ancien Testament ; quant au Nouveau, de quelle vénération, de quel amour ne doit-il pas nous pénétrer, puisqu'il renferme, dans le récit des actions de Jésus-Christ, l'accomplissement de toutes les promesses faites au genre humain par la bouche des patriarches et des prophètes, c'est-à-dire, par Dieu lui-même, et exprimées avec une clarté incontestable dans mille endroits de l'Ancien Testament (28)? En un mot, c'est l'Évangile, c'est ce livre où la bonté divine parut en personne, parut en action et en paroles, au point

que les incrédules eux-mêmes, en refusant d'y voir Dieu, y ont au moins vu la perfection de l'homme (ce qui est beaucoup pour eux); enfin c'est ce livre qui a conquis le monde en condamnant le monde. Que l'on fasse attention à cette pensée de Pascal: « Les deux Testamens regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre, » et l'on verra que rien n'est plus vrai : un libérateur étoit visiblement promis au Monde dans les livres prophétiques des Juifs (eux-mêmes en conviennent encore aujourd'hui); et tous ses caractères y sont distinctement tracés; or Jésus-Christ les a remplis de point en point dans la plus exacte précision; il est né, il a vécu, il a instruit, il est mort, il est ressuscité, comme le Messie devoit naître, vivre, enseigner, mourir

et renaître ; donc il est le vrai libérateur, il n'y en a point eu, et il n'y en aura jamais d'autre. Mais si les actions de Jésus-Christ portent le vrai cachet de sa divinité, ne peut-on pas dire que la manière dont elles sont racontées a également un caractère particulier qui annonce quelque chose de divin? Quelle simplicité de style (29) sur-tout dans les paroles de Jésus-Christ! Cette simplicité est entièrement dans le goût antique ; elle est conforme à Moyse et aux prophètes dont même on trouve assez souvent les expressions. Mais, quoique simple et familier, ce style est sublime et figuré en bien des endroits, même dans les prédications les plus populaires du Sauveur. Quant à ses discours rapportés par Saint Jean, presque tout y est sensiblement divin. L'un des caractères les plus frappans de l'inspiration qui a

présidé à la rédaction de l'Évangile, est que les quatre narrations de la vie de Jésus-Christ, quoique nullement calquées l'une sur l'autre, quoique n'ayant rien de commun avec le genre historique ordinaire, quoique présentant même quelque différence quant à l'ordre des faits, étonnent, tant par le ton de vérité qui y règne, que par la conformité parfaite qui existe entre elles pour peindre l'Homme-Dieu tel qu'il a été parmi les hommes, c'est-à-dire, tenant au ciel par sa divine essence, et tenant à la terre par ce corps qu'il lui a plu revêtir pour accomplir ses grands desseins. Voyez-le commencer à prêcher son Évangile et révéler les secrets qui reposoient de toute éternité au sein de son Père; voyez-le poser les fondemens de son Église par la vocation de douze pêcheurs gens du peuple, et pourtant

destinés à porter le flambeau de l'Évangile par toute la terre ; voyez-le parcourir toute la Judée qu'il remplit de ses bienfaits : secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoient jamais paru dans aucun mortel avant lui. Il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles ; il commande de grandes vertus, mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces. Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y brille par-tout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection (30). Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue

de tout le monde, a pu dire sans crainte d'être démenti : « Qui de vous me reprendra de péché? » Ses miracles sont d'un ordre particulier, d'un caractère nouveau. Il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent au cœur. Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfans et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et ce qu'il a sans mesure, il le

répand avec mesure afin que notre foiblesse le puisse porter. (Bossuet.)

Quant aux Apôtres, on trouve dans leurs écrits le même style à-peu-près que dans les Évangiles (31), avec cette différence cependant, que Jésus-Christ, maître de sa doctrine, la distribue tranquillement; il dit ce qu'il lui plaît, et il le dit sans aucun effort; il parle du royaume et de la gloire célestes, comme de la maison de son Père. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent lui sont naturelles; il y est né, et il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'assure lui-même. Au contraire, les Apôtres succombent sous le poids des vérités qui leur sont révélées. Ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent. Les paroles leur manquent. De-là viennent ces transpositions, ces expressions con-

de tout le monde, a[illegible] discours qui ne d'être démenti : « [illegible] cette irrégularité prendra de péch[illegible] Saint Paul et dans d'un ordre par[illegible], que l'esprit de Dieu nouveau. Il l[illegible]r. Mais nonobstant ces hommes m[illegible] pour la diction, tout y firmités. T[illegible] et touchant. Plus on lit de la bo[illegible], sur-tout celles de Saint surpre[illegible] plus on est étonné ; on ne sait qu'ils [illegible]t homme qui dans une espèce rero[illegible] familier, dit cependant des il [illegible]blimes, jette les regards les plus C'[illegible]ds sur le cœur humain, expli- s[illegible] nature du Souverain Être et pré- [illegible]avenir. Pour l'Apocalypse, on y [illegible]ve la même magnificence et le mê- [illegible] enthousiasme que dans les prophè- [illegible]. Les expressions sont souvent les mê- [illegible], et quelquefois ce rapport fait qu'ils [illegible]aident mutuellement à être entendus. On peut donc conclure de tout ce que

venons de dire, que l'éloquence appartient pas seulement aux livres l'Ancien Testament, mais qu'elle se trouve également dans le Nouveau.

Tel est l'Évangile; tel est cet ouvrage extraordinaire qui, sans art et sans appareil, s'est étendu par tout l'univers, et dont la beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur. C'est l'opinion d'un fameux philosophe du XVIIIe siècle, si inconstant en matière de religion, si habile dans

l'art du paradoxe, et à qui cependant la force de la vérité a arraché le plus bel hommage que l'on ait jamais rendu à l'Évangile et à son divin Auteur (33). Après avoir parlé de la révélation sur laquelle il ose dire qu'il reste dans un *doute respectueux*, quoiqu'il ait avancé plus haut qu'il y a tant de raisons solides pour y croire, il continue ainsi : « Je vous avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur et auquel j'aurois même regret de trouver quelque bonne réponse. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle

douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quel naturel et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ (34); la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir, pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur,

sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avoient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus-Christ avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec

ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ : au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le

sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale ; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. »

Nous terminons par cet éloquent morceau plein de force et de vérité, ce que nous avions à dire sur l'Ecriture Sainte en général. Nous n'avons parlé que d'après les auteurs sacrés et profanes qui nous ont paru le plus pénétrés de la grandeur et de la dignité de cette production vraiment miraculeuse. Eh ! que pourrions-nous dire de plus de ces livres divins, qui, selon un moderne, sont l'éternel héritage des générations chrétiennes ; de ces livres qui, dans leur incompréhensible universalité, consolent le fidèle, confondent l'incrédule, et ont ravi d'une sainte admi-

ration les plus beaux génies de tous les âges? Ajoutons qu'ils sont les seuls sur lesquels l'ame, l'esprit et le cœur se reposent continuellement avec délices, et que placés entre la terre et le Ciel, ils sont destinés à nous prouver et à nous faciliter le passage de l'une à l'autre.

NOTES.

(1) Ce morceau a été inséré dans le MANUEL DU BIBLIOPHILE, *ou Traité du choix des livres*, etc., par M. G. Peignot. *Dijon, Vict. Lagier*, 1823, 2 *vol. in* 8°. L'auteur qui l'a revu avec soin le reproduit ici avec quelques augmentations sur-tout dans les notes. Il a pensé que ces considérations sur un livre qui sert de base au Christianisme, ne pouvoient être mieux placées que dans un petit recueil consacré à présenter sous un jour lumineux ce qui lui a paru le plus propre à faire ressortir l'excellence, la vérité et la nécessité de la Religion.

(2) M. de Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, dit une chose d'une vérité frappante, qui a été vivement sentie par tous ceux qui ont lu la Bible avec une attention religieuse, et que, pour notre propre compte, nous avons remarquée plus de mille fois : « C'est qu'il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer

dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. (J'ajouterai sur-tout dans les Psaumes.) On nous persuadera difficilement, continue-t-il, que tous les événemens possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Écriture l'origine du Monde et l'annonce de sa fin, la base de toutes les sciences humaines, tous les préceptes politiques depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme inclusivement, et depuis l'âge pastoral jusqu'aux siècles de corruption, tous les préceptes moraux applicables à tous les rangs et à tous les accidens de la vie; enfin, toutes les sortes de styles connus, styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes. »

(3) « Ne soyez pas étonnés, dit le Père Lami dans ses *Entretiens sur les sciences*, de la vaste étendue et de la profondeur de ce livre sacré; car quoique vous ne le puissiez pas tout comprendre, vous trouverez des choses faciles qui vous seront un sujet de consolation; et

le peu que vous en découvrirez vo
comme dans un grand fleuve, quo
boive que quelques gouttes, ou
soif pleinement..... Sans l'histoir
ble, on ne peut rien entendre
Psaumes ni dans le Nouveau Test
sont les livres de l'Écriture qu'on
souvent. Celui-ci est un accompli
l'Ancien. »

(4) Cet écrivain a été un des
partisans des doctrines qui ont an
volution, et par suite il en a em
fureur les principes, jusqu'en 17
est revenu sur ses erreurs, et s'e
autant de sincérité que d'ardeur,
de la Religion. Depuis sa convers
écrits ont été dirigés contre les
l'avoient égaré, et contre les p
lutionnaires. Dans son *Apolog*
gion, il dit : « Depuis que j'ai
lire les divines Écritures, cha
que ligne appelle en moi une
dées et de sentimens qui sem
dans mon ame, où ils étoien
mis dans le long sommeil d
vie. »

(5) Diderot dit quelque part : « Il ne faut pas glisser trop légèrement sur les lois de Moïse; c'est un chef-d'œuvre d'économie politique dont les plus fameux législateurs n'ont pas approché. » Il est certain que Diderot, tout philosophe qu'il étoit, voyoit à la fois dans Moïse le plus grand législateur et le plus grand poëte qui existe. Il le répète souvent dans ses ouvrages, et sur-tout dans l'éloge de Richardson. Aussi disoit-il, que s'il étoit obligé de vendre sa bibliothèque, le premier livre qu'il garderoit seroit Moïse; puis il y ajoutoit Homère, Euripide, Sophocle et Richardson.

(6) « L'existence des Juifs, dit en note M. de Bonald, a quelque chose de si extraordinaire, qu'elle ne peut être expliquée que par la nécessité d'attester à tous les peuples de l'univers, et dans tous les temps de sa durée, l'authenticité d'une loi écrite pour tous les peuples et pour tous les temps. C'est la branche aînée de la grande famille, et elle a le dépôt des livres originaux. Cela a été dit cent fois, et toujours avec raison; mais, comme l'observe un homme d'esprit, les pensées vieillissent par l'usage, et les mots par le non usage. » LÉGISLATION PRIMITIVE.

(7) Feu William Jones, président de la société de Calcutta, l'homme le plus savant qui ait existé dans les langues, l'histoire et la littérature de l'Inde, « assure n'avoir rencontré dans les antiquités indiennes qu'un amas confus de fables absurdes et incohérentes, sans suite, sans liaison, enveloppées d'allégories qui les rendent encore plus inintelligibles. Si l'on y aperçoit par intervalles, ajoute-t-il, quelque foible éclat de lumière, c'est pour faire bientôt place aux ténèbres les plus profondes. Il n'en est pas ainsi de la Bible : elle a conservé le dépôt des archives du genre humain; elle expose à nos yeux les premiers monumens de l'histoire des nations; elle en suit la filiation. Ce n'est que par son secours qu'on a pu former un système suivi et raisonnable de chronologie, ainsi qu'en convenoit le savant Freret. Elle présente enfin une variété de compositions qui égalent et qui surpassent même les compositions analogues qu'on rencontre chez les autres peuples. »

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la nature*, s'exprime ainsi : « Pour moi,

je le dis du fond de mon cœur, je ne connois point de livre où il y ait des monumens plus certains de l'histoire des nations et de celle de la nature que la Genèse. »

(8) Qui n'a pas lu le beau traité de Bossuet, intitulé : *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte, à Monseigneur le Dauphin?* Il renferme tout ce qui est relatif à la politique, dans la Bible. L'auteur devoit développer ensuite, dans des discours particuliers, les principes qui en découlent; il est bien à regretter qu'il n'ait pas achevé un ouvrage si digne d'exercer son puissant génie. Comme on le reconnoît bien, ce beau génie, dans le début de son livre! « Dieu est le Roi des Rois; c'est à lui qu'il appartient de les instruire et de les régler comme ses ministres. Ecoutez donc, Monseigneur, les leçons qu'il leur donne dans son Écriture, et apprenez de lui les règles et les exemples sur lesquels ils doivent former leur conduite. Outre les autres avantages de l'Écriture, elle a encore celui-ci, qu'elle reprend l'histoire du Monde dès sa première origine, et nous fait voir par ce moyen mieux que par toutes les autres his-

toires, les principes primitifs qui ont formé les empires. Nulle histoire ne découvre mieux ce qu'il y a de bon et de mauvais dans le cœur humain, ce qui soutient et renverse les royaumes, ce que peut la Religion pour les établir et l'impiété pour les détruire. Les autres vertus et les autres vices trouvent aussi dans l'Écriture leur caractère naturel, et on n'en voit nulle part dans une plus grande évidence les véritables effets. On y voit le gouvernement d'un peuple dont Dieu même a été le législateur; les abus qu'il a réprimés et les lois qu'il a établies, qui comprennent la plus belle et la plus juste politique qui fût jamais..... Jésus-Christ vous apprendra, par lui-même et par ses Apôtres, tout ce qui fait les États heureux; son Évangile rend les hommes d'autant plus propres à être bons citoyens sur la terre, qu'il leur apprend par là à se rendre dignes de devenir citoyens du ciel. Dieu, enfin, par qui les Rois règnent, n'oublie rien pour leur apprendre à bien régner..... »

(9) Que l'on fasse bien attention que l'auteur parle ici du premier anneau, et nullement du développement des connoissances

naturelles. En quoi consiste ce premier anneau? Dans la création, la variété, la reproduction de tous les êtres. Voilà ce qu'établit Moïse; voilà ce qu'ont chanté plusieurs fois le Prophète-Roi et d'autres écrivains sacrés. Quant aux systèmes des savans tant anciens que modernes, ils ne font que confirmer ce mot si profond : *Tradidit mundum disputationi eorum.*

(10) Voltaire a dit : « Ce morceau d'histoire (celle de Joseph) a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité ; nous n'avons rien dans Homère de si touchant. C'est la première de toutes les reconnoissances, dans quelque langue que ce puisse être. » (*Œuvres compl.*, édit. de Kehl, *tom.* XXXIV, *pag.* 91.) Et ailleurs (*Bible expliq.*), il s'exprime ainsi à l'occasion de Ruth : « L'histoire de Ruth est écrite avec une simplicité naïve et touchante; nous ne connoissons rien dans Homère ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : « J'irai avec vous ; et par-tout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple; votre Dieu sera mon Dieu; je mourrai dans la

terre où vous mourrez. » Il y a du sublir
dans cette simplicité. »

(11) Sterne, parlant de la supériorité d
auteurs sacrés sur les auteurs profanes,
fait une très belle application à l'histoire
Joseph. « Lorsque Joseph, dit-il, se fait co
noître, et qu'il pleure sur la tête de son fr
Benjamin; à cet instant dramatique, y a-t
un de ses frères qui profère un seul mot, s
pour exprimer sa joie, soit pour pallier l'i
jure qu'ils lui firent? Non; de tout côté s'
suit un silence profond et solennel, un
lence infiniment plus éloquent et plus expr
sif que tout ce qu'on auroit pu substituer à
place. Que Thucydide, Hérodote, Tite-Li
ou tel autre historien classique eussent
chargés d'écrire cette histoire; quand ils
auroient été là, ils eussent sûrement épu
toute leur éloquence à fournir les frères
Joseph de harangues étudiées; et cependa
quelque belles qu'on puisse les suppos
elles auroient été peu naturelles et nullem
propres à la circonstance. Lorsqu'une t
variété de passions dut fondre tout-à-co
dans le cœur de ces frères, quelle langue

roit été capable d'exprimer le tumulte de leurs idées? Quand le remords, la surprise, la honte, la joie, la reconnoissance, envahirent soudainement leurs ames, ah! que l'éloquence de leurs lèvres eût été insuffisante! Combien leurs langues eussent été infidèles en transmettant le langage de leur cœur! Oui, le silence seul participoit de la sublimité oratoire; et des pleurs achevoient de rendre ce qu'une harangue ne pouvoit jamais faire. » Ces réflexions de Sterne sont très justes, et pour s'en convaincre il suffit de lire l'histoire de Joseph, racontée par Philon d'Alexandrie, ensuite par Joseph, l'auteur des *Antiquités judaïques*, puis par le P. Berruyer. C'est en vain qu'on chercheroit dans ces froides paraphrases la noble simplicité et le charme qui produit tant d'effet dans le récit des Livres sacrés.

(12) L'admirable Psaume *Super flumina Babylonis*, etc.

(13) Cependant ce passage est un des plus beaux, des plus pathétiques de l'Iliade : « Juge de l'excès de mon malheur, dit Priam à Achille, puisque je baise la main qui a tué mon fils! »

(14) *Et noluit consolari quia non sunt.* Quelle admirable et touchante simplicité!

(15) Cet ouvrage que nous avons déjà cité, a paru en 2 vol. *in*-8o ; il n'a point été terminé; et comme le dit M. le comte O'Mahoni : « le trépas a glacé la main qui en traçoit les dernières lignes. Peut-être espéroit-il que c'étoit un don qu'il alloit nous offrir : ce n'est qu'un legs qu'il nous a fait. Après avoir, durant vingt ans passés, ajourné lui-même son triomphe, il n'en a pas joui même un seul jour. C'est qu'apparemment sa mission n'étoit que de faire le bien, et non d'en recevoir le salaire dans ce monde. Dieu l'a soustrait à la gloire comme à la reconnoissance humaine, et le Ciel s'est chargé de la dette de la terre. »

(16) Nous croyons devoir rapporter ici le jugement de M. de Maistre sur Pindare; mais auparavant nous citerons ce qui précède ce jugement, parce que cela a toujours rapport aux Psaumes. Un de ses interlocuteurs, *le sénateur*, fait l'éloge des Psaumes traduits en esclavon, traduction qui passe pour un chef-d'œuvre; *le comte* n'en disconvient pas

« Mais, dit-il, il faut que sur ce point vous me pardonniez des préjugés ou des systèmes invincibles. Trois langues furent consacrées sur le Calvaire : l'hébreu, le grec, le latin; je voudrois qu'on s'en tînt là : deux langues religieuses dans le cabinet, et une dans l'église; c'est assez. Au reste, j'honore tous les efforts que l'on a faits dans ce genre chez les différentes nations. » *Le chevalier* avoue franchement qu'il admire un peu David comme Pindare, c'est-à-dire, sur parole. — « Que dites-vous, mon cher chevalier, reprend vivement *le comte?* Pindare n'a rien de commun avec David. Ce lyrique grec a pris soin lui-même de nous apprendre qu'*il ne parloit qu'aux savans, et qu'il se soucioit fort peu d'être entendu de la foule de ses contemporains, auprès desquels il n'étoit pas fâché d'avoir besoin d'interprète.* (OLYMP. II, 149.) Pour entendre parfaitement ce poëte, il ne vous suffiroit pas de le *prononcer*, de le *chanter* même; il faudroit encore le *danser*. Je vous parlerai un jour de ce *soulier dorique* tout étonné des mouvemens que lui prescrivoit la muse impétueuse de Pindare. (OLYMP.

III, 9.) Mais quand vous parviendriez à le comprendre aussi parfaitement qu'on le peut de nos jours, vous vous y intéresseriez peu. Les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent les *chevaux d'Hiéron* ou *les mules d'Agesias* ? Quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des Dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes ? Le charme tenoit au temps et aux lieux ; aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée : celui qui se flatteroit de trouver le Péloponèse au Pérou, seroit moins ridicule que celui qui le chercheroit dans la Morée. »

(17) Un philosophe du XVIII^e^ siècle, M. de Ferrière, dans un livre intitulé : *Le Théisme*, dit : « Je m'étonne infiniment de la sublimité des Livres sacrés, qui furent composés chez des peuples ignorans et abrutis (*).

(*) Voyons si l'épithète d'IGNORANS et d'ABRUTIS, prodiguée aux Juifs par les anciens et les modernes, est fondée sur tous les points, et sur-tout

Je pourrois citer ici quantités de passages de la Ste Bible, et je ferois voir que nul peuple,

si on peut la leur appliquer pour le temps où les Psaumes ont été composés. La mérite-t-il vraiment, ce peuple qui, depuis l'origine du Monde, a su conserver, je ne dirai pas un système pur et raisonnable de religion, mais la vraie religion, au milieu du polythéisme sauvage et de l'idolâtrie révoltante qui souilloit toute la terre? La mérite-t-il vraiment, ce peuple qui, du temps de Moïse, de David, de Salomon, et même des Machabées, a fait de si grandes choses? « Les mœurs des anciens Israélites étoient simples et pures; ils s'appliquoient à la plus utile comme à la plus innocente des professions, à la culture des champs et au soin des troupeaux; ce fut aussi celle qui fut le plus en honneur dans les premiers temps de la Grèce et de Rome. Toutes ces nations se ressembloient dans le principe; mais les unes et les autres changèrent avec le temps. La simplicité rustique des Israélites, maintenue pendant la durée de l'administration anarchique des Juges, se polit sous la monarchie. Salomon, dont la mémoire est encore en honneur dans tout l'Orient, fut un prince sage et magnifique; il favorisa les arts, et il établit un commerce lucratif avec l'Afrique et vraisemblablement avec l'Inde. Ce commerce sus-

et même nulle secte de philosophes, n'a parlé de Dieu avec autant de grandeur et de vérité

---

pendu après lui, mais repris ensuite par Josaphat, amena tant de monde à Jérusalem, et lui procura tant de richesses, que cette ville excita la jalousie de la fameuse Tyr qui fit éclater une joie inhumaine à la vue de la destruction de cette ville rivale, par les Chaldéens. Ezéchiel en fait le reproche à Tyr, en lui prédisant un sort pareil. (Ezéchiel, XXVI-2.) La prospérité du commerce engendra le luxe; il fut porté très loin, si l'on en juge par les plaintes que les Prophètes ne cessent d'en faire. (V. Isaïe, III-16; Osée, II-13; Amos, VI-4.) Les Juifs ne manquèrent ni de valeur ni de courage; la conquête de la Palestine suffiroit seule pour le prouver. Asservis quelquefois par leurs voisins, du temps des Juges, ils secouèrent presque toujours avec gloire le joug passager qu'on leur avoit imposé. David et Salomon régnèrent depuis l'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Leurs actions, ainsi que celles des autres rois d'Israël et de Juda, nous sont peu connues, parce que nous n'avons que des abrégés très succincts de leur histoire; il y avoit des annales plus étendues auxquelles ces abrégés renvoient sans cesse, et qui se sont perdues. Les Juifs tombèrent avec tout l'Orient sous la domination des Chaldéens; mais remis en liberté par

que les Juifs. Je m'en tiendrai au Psaume CIII, *Benedic, anima mea, Domino*, etc., monu-

---

Cyrus, ils surent bien mieux que les Grecs, maintenir leur indépendance contre les successeurs d'Alexandre. Rien n'est plus brillant, dans l'histoire grecque, que leur guerre avec les rois de Syrie. Quel capitaine que ce Judas Machabée! Le chevalier Folard l'a mis sur la même ligne que les plus fameux guerriers de la Grèce et de Rome, en montrant, dans son Commentaire sur Polybe, toute l'habileté de ses manœuvres militaires. On sait encore toute la peine qu'eurent les Romains à soumettre les Juifs; il leur fallut plus de temps qu'ils n'en avoient employé à conquérir les royaumes qui s'étoient formés des débris de l'empire d'Alexandre. » Pourquoi donc prodigue-t-on les épithètes injurieuses de vil, d'ignorant et d'abruti, à un peuple qui a joué un rôle assez brillant dans l'histoire, ainsi que nous venons de l'exposer? C'est que les Grecs et les Latins, chez les anciens, n'en ont entendu parler que quand sa gloire a été éclipsée et qu'il étoit déjà répandu en peuplades dans toutes les parties du Monde, y vivant, comme la plupart font encore aujourd'hui, des professions les plus ignobles. Et certes, ce n'est pas depuis la mort de Jésus-Christ, et depuis la destruction de Jérusalem, prédite par le

ment précieux que la Grèce la plus savante n'auroit pas désavoué..... »

(18) M. de La Harpe fait très bien remarquer que cette phrase n'est point achevée, ni dans l'hébreu ni dans la Vulgate; l'hébreu est plus elliptique qu'aucune autre langue; mais cette ellipse, ajoute-t-il, seroit trop forte pour nous; elle n'en est pas moins de sentiment. Il a rendu la phrase en français, par : « *Vos autels*

Sauveur, que ce peuple, dispersé par toute la terre et toujours subsistant, peut avoir recouvré son ancienne gloire. On a répété mille fois, et toujours avec raison, que l'existence malheureuse dont il a joui dès-lors et dont il jouit encore actuellement, formant une nation nombreuse sans réunion et sans contrée, est une preuve très forte et constamment miraculeuse de la vérité de la Religion chrétienne. Nous dirons donc qu'il faut distinguer les temps pour appliquer les épithètes en question, et que l'auteur cité en tête de cette note a eu tort de dire que les Psaumes avoient été composés chez des peuples ignorans et abrutis. Ils n'étoient rien moins que cela du temps de David; et il y auroit peut-être bien des exceptions à faire pour beaucoup d'autres époques postérieures que nous n'avons pas citées.

ô mon Dieu et mon Roi ! vos autels, c'est l'asile que je vous demande. »

(19) *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamèntum.* Que l'on compare à ce texte la traduction de Rousseau, toute belle qu'elle est :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célebre un Dieu créateur, etc.

Quelle différence pour la majesté, l'énergie et le laconisme !

(20) *Vidi impium exaltatum et elevatum sicut cedros Libani ; et transivi et ecce non erat.* Tout le monde sait par cœur ces beaux vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

« Certes, dit La Harpe, le poëte a fait ici ce qu'il y avoit de mieux à faire : il a eu recours

à la richesse et à l'éclat de la plus magnifique paraphrase, dans l'impossibilité d'égaler la sublime concision de l'original. Mais enfin mettez ces beaux vers en comparaison avec le verset de la Vulgate : il n'y a personne qui ne donne la palme à l'original, par un cri d'admiration. Les vers de Racine sont de l'or parfilé ; mais le lingot est ici. »

(21) ISAÏE, ch. XIV, versets *5 et suiv.* Racine le fils a imité en vers français ce passage sublime d'Isaïe :

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés ?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable, etc.

(22) D'Alembert préféroit la touchante simplicité du texte, à l'ode magnifique que Rousseau en a tirée.

(23) EZÉCHIEL, ch. XXVI *et suiv.*

(24) Et cette foiblesse humaine, ne peut-on pas dire qu'elle a beaucoup de part à la manière dont beaucoup de personnes jugent la Bible, sous différens rapports ? N'est-ce pas elle qui nous empêche d'en sentir, d'en approfondir toutes les beautés, de les voir sous

leur vrai jour, et d'être bien pénétrés de leur véritable sens ? Et quand cette foiblesse est réunie à la corruption du cœur, qu'en résulte-t-il ? Elle ajoute bientôt le sacrilège à l'aveuglement ; elle altère, travestit et attaque avec virulence mille passages qui, soit historiques, soit allégoriques, ont été pendant tant de siècles l'objet du respect de tous les peuples, de tous les hommes instruits. De là toutes les turlupinades impies qui ont inondé la dernière moitié du XVIII^e^ siècle et le commencement du XIX^e^, et qui ont fait tant de mal, quoiqu'elles aient été réfutées par des plumes du premier mérite.

(25) Voltaire a dit avec fondement : « Qu'on ne croie point encore connoître les poëtes par les traductions ; ce seroit vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. »

(26) Le célèbre Newton dit un jour au docteur Smith, auteur des Commentaires sur Daniel : « Je trouve plus d'authenticité dans les livres de la Bible, que dans aucune histoire profane quelconque. » (*Dutensiana*,

pag. 5.) Voltaire, parlant de Newton, s'exprimoit ainsi : « C'est le plus grand génie qui ait existé. Quand tous les génies de l'univers seroient arrangés, il conduiroit la bande. » Et ailleurs : « Ce grand homme (Newton) n'entendoit jamais prononcer le nom de Dieu sans faire une inclination profonde qui marquoit et son respect et son admiration pour les œuvres du Créateur. »

(27) Sir Will. Jones étoit parti pour les Indes en 1783 ; il y est mort en 1793, au moment où il se proposoit de revenir en Angleterre. Sa veuve lui a fait ériger à Oxford, un monument en marbre, exécuté par Flaxman.

(28) Quoi de plus frappant que les prophéties suivantes, choisies entre tant d'autres ?

« *Non recedat sceptrum de Juda et legislator de pedibus ejus donec veniat* MESSIAS, *et huic erit aggregatio populorum.* (GENES., *cap.* XLIX, *vers.* 10.)

« *Ecce Virgo prægnans et pariens filium et vocabis nomen ejus Emmanuel* (nobiscum Deus). (ISAI., *cap.* VII, *vers.* 14.)

« *Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es*

in millibus (seu principibus) Juda; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis. (MICH., *cap.* V, *vers.* 2.)

« *Erit Nazaræus Dei ab infantia sua.* (JUDIC., *cap.* XIII, *vers.* 5.)

« *Filium Dei se nominat.* (SAP., *cap.* II, *vers.* 13.)

« *Os peccatoris et os dolosi super me apertum est. Locuti sunt adversum me lingua dolosa, et sermonibus odii circumdederunt me, et expugnaverunt me gratis. Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi; ego autem orabam. Et posuerunt adversum me mala pro bonis et odium pro dilectione meâ.* (Ps. CVIII, *vers.* 2, 3, 4, 5.)

« *Foderunt manus meas et pedes meos; dinumeraverunt omnia ossa mea; ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me: diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.* (Ps. XXI, *vers.* 17.) »

Nous avons réuni ailleurs un grand nombre de prophéties qui présentent la vie de Jésus-Christ en détail; mais il est impossible d'en présenter l'ensemble ici; nous n'avons pu en donner que quelques-unes prises au hasard.

(29) M. de Châteaubriand, parlant des différens styles employés dans la Bible, en distingue trois sortes : 1° le style historique, qui est celui de la Genèse, du Deutéronome, etc.; 2° le style poétique, tel qu'il existe dans les Psaumes, dans les Prophètes, les traités moraux, etc.; et le style évangélique, qui est celui du Nouveau Testament. Parvenu à ce dernier, il dit : « C'est là que la sublimité des Prophètes se change en une tendresse non moins sublime; c'est là que parle l'amour; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction! quelle simplicité! La Religion du Fils de Marie est comme l'essence de toutes les religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité de père, mêlé à je ne sais quelle indulgence fraternelle, et à je ne sais quelle commisération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes. »

(30) M. de La Harpe dit dans son *Apologie de la Religion* : « Tout est dans ces livres divins (les Evangiles), et le malheur le plus

commun et le plus grand, est de ne pas les lire. Il y a entre autres un sermon de la Cène, qui me paroit contenir toute notre Religion, et où chaque parole est un oracle du Ciel : je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière. »

(31) N'oublions pas une pensée de Pascal, bien remarquable sur le style de l'Evangile. « Ce style, dit-il, est admirable en une infinité de manières, et, entre autres, en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre Judas ou Pilate, ni contre aucun des ennemis ou des bourreaux de Jésus-Christ. Si cette modestie des historiens évangéliques avoit été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer; s'ils n'avoient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auroient pas manqué de se procurer des amis qui auroient fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne; je ne sais même si cela a été remarqué jusqu'ici; et c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a été faite. »

(32) Saint Paul est un homme si extraordinaire, que nous croyons devoir le faire connoître plus particulièrement par un superbe morceau de Bossuet : c'est un fragment du Panégyrique de Saint Paul, d'autant plus précieux qu'une des preuves de la Religion y est indiquée. (Voy. les *Sermons choisis de Bossuet*, Paris, 1803, *in*-12, pag. 349-354.)

« ..... Afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même, dans la première aux Corinthiens. Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente, car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise, les fait doucement entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. Et

premièrement, Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma ;* et si vous considérez sa condition, il est méprisable et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité. » D'où il est aisé de comprendre combien sa personne étoit méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations? Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est rien : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum*, c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paroît folie et extravagance. » Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique

cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu; c'est la volonté de mon maître, que mes paroles ne soient pas moins rudes, que ma doctrine paroît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*..... Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique; son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas; le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locu-

tion rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant des sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce Barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains, en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. Et d'où vient cela, Chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de révéler ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous ad-

mirons dans ses admirables épîtres, une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendemens; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi, cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de Saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du Ciel d'où elle descend. C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses; elle a renversé les idoles, établi la Croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvoit aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyoient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de J.-C., sous la discipline de Paul...»

Nous venons de voir, dans ce morceau sublime de Bossuet, Saint Paul prêchant l'Evangile avec un succès miraculeux ; feu M. William Paley, célèbre théologien anglais, va nous présenter sous un autre point de vue, un tableau très intéressant de ce grand Apôtre, à la fin de son livre intitulé : *La vérité de l'histoire de Saint Paul*, traduit de l'anglais, *Paris*, 1821, *in*-8°, pag. 360. Ce résumé des actions et des souffrances de Saint Paul, est suivi de la conséquence naturelle que l'auteur tire des développemens qu'il a donnés dans son ouvrage, et qui tous tendent à prouver qu'il ne peut y avoir imposture dans l'histoire de Saint Paul. Mais écoutons M. William Paley lui-même : « Voilà donc un homme doué d'un jugement sain et de toutes les qualités libérales, qui voue son existence au service de l'Evangile ; nous le voyons, poursuivant ses nobles desseins, voyager de contrées en contrées, s'exposant aux plus grandes fatigues et à mille dangers ; insulté par la populace, puni par les magistrats, fouetté, battu, lapidé, laissé pour mort; s'attendant dans chaque ville où il ar-

rivoit, aux mêmes traitemens, aux mêmes dangers ; et cependant à peine étoit-il chassé d'un lieu, qu'il alloit prêcher dans un autre, consacrant tout son temps à cette occupation, et lui faisant le sacrifice de tous ses plaisirs, de son repos et même de sa sûreté personnelle ; exerçant son ministère avec le même zèle jusqu'à l'âge le plus avancé, sans se laisser arrêter par la perversité, l'ingratitude, les préjugés, ni l'abandon des hommes; jamais abattu par le malheur, ni par les angoisses, ni par les persécutions; calme et patient dans les fers, intrépide à la vue de la mort : c'est ainsi que fut Saint Paul. Nous possédons ses lettres, ainsi qu'un récit historique composé par un de ses compagnons de voyage (les Actes) ; et en comparant ce récit avec les Epîtres, on ne peut nier que l'auteur (Saint Luc) ne fût bien instruit de toutes les particularités de la vie de l'Apôtre... S. Paul parle dans ses Epîtres, de la manière dont il fut converti ;..... il dit lui-même qu'il a fait des miracles réels pour prouver sa mission, et l'histoire a recueilli plusieurs traits de sa vie qui confirment cette assertion. L'imposture

fut-elle jamais appuyée par une pareille évidence ? Elle peut se glisser dans des récits, dans des traditions ou dans des livres, mais on chercheroit en vain l'exemple d'un homme qui se soit soumis volontairement à une vie parsemée de peines, de souffrances, de fatigues continuelles et de périls sans fin; qui ait fait le sacrifice de sa patrie et de toutes les commodités de la vie; enfin, qui se soit exposé à tous les genres de persécutions, aux emprisonnemens et à une mort violente, pour soutenir jusqu'à la fin de son existence une cause dont il n'auroit pu ignorer la fausseté, si elle eût été effectivement fondée sur l'imposture. »

(33) M. de Châteaubriand, parlant de Rousseau sous le rapport religieux, nous paroît l'avoir montré sous son véritable jour, dans ce peu de lignes : « M. Rousseau, dit-il, est un des écrivains du XVIII^e^ siècle, dont le style a le plus de charme, parce que cet homme, bizarre à dessein, s'étoit au moins créé une ombre de religion. Il avoit foi en quelque chose, qui n'étoit pas le *Christ*, mais qui pourtant étoit l'*Evangile*. Ce fantôme de

Christianisme, tel quel, a quelquefois donné des grâces ineffables à son génie. Lui qui s'est élevé avec tant de force contre les sophistes, n'eût-il pas mieux fait de s'abandonner à toute la tendresse de son ame, que de se perdre, comme eux, dans de vains systêmes, dont il n'a fait que rajeunir les vieilles erreurs ? »

(34) C'est quelque chose de bien étonnant et de bien singulier, que ce passage de Platon (*de Republ., lib.* II). « Le juste parfait, dit-il, est celui qui cherche non pas à paroître vertueux, mais à l'être. Il faut qu'il soit privé de l'estime du public; car s'il passe pour juste, il aura des honneurs et des récompenses, et l'on ne pourra savoir s'il pratique la justice pour l'amour de ces biens ou pour la justice elle-même. Il faut donc qu'il soit dépouillé de tout, excepté de la vertu; il doit n'en avoir pas même la réputation, mais passer pour injuste et méchant; et comme tel, être fouetté, tourmenté, mis dans les chaînes, privé de la vue, et, après avoir souffert toutes sortes de maux, ÊTRE CRUCIFIÉ. » Il est impossible d'avoir mieux spécifié la fin douloureuse

de Jésus-Christ, qui cependant n'eut lieu que 371 ans après la mort de Platon.

Un autre passage non moins singulier du même Platon, est celui où il définit Dieu comme Dieu se définit lui-même. Il dit que Dieu a tout fait par son *Verbe*, et que le *Verbe très divin* a rendu l'Univers harmonique et visible; il donne le nom de *Père*, de Seigneur, au père de l'auteur du monde. Il distingue de bons et de mauvais Anges; il enseigne que notre ame est l'image, la ressemblance de Dieu. Ces discours et quelques autres pareils ont fait dire à Saint Clément d'Alexandrie, que Platon, nouveau Prométhée, avoit dérobé des Livres saints quelques étincelles du feu sacré qu'ils renferment. V. PLATON, *in Timæo;* le même, *in Epinomide;* le même, *in epistol. ad Hermiam, Erastum et Coriscum;* le même, *de Leg.*, l. 10; le même, *in Phœdone et in Alcibiade*, 1, et CLÉMENT. ALEX., *Stromat.*, lib. 1. M. De Maistre a un mot fort heureux à ce sujet; il appelle la Philosophie de Platon: *La Préface humaine de l'Evangile.*

APERÇU

DES DIFFÉRENTES PARTIES DE LA BIBLE,

ET DES LIVRES QUI LA COMPOSENT.

Nous croyons devoir compléter tout ce que nous venons de dire sur la Bible, par un petit aperçu des différentes parties qu'elle renferme; car combien de personnes dans le monde, parlant de ce livre admirable comme le connoissant très bien, seroient fort embarrassées de répondre si on leur demandoit comment il est divisé, dans quel ordre sont les soixante-treize livres qui le composent, quels sont leurs auteurs, de quoi ils traitent, dans quel temps ils ont paru, etc., etc. Nous allons tâcher d'exposer en peu de mots ces différens objets.

L'Écriture Sainte ou la Bible, dont tout le système roule sur ces deux points, la chute d'Adam qui a perdu le monde, et la venue du Messie qui l'a racheté, est divisée en deux grandes parties, dont la première se nomme

l'Ancien Testament, et contient, dans quarante-six livres, les événemens qui se sont passés depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, ainsi que la constitution religieuse et civile des Hébreux, les chants du Prophète-Roi, les prophéties proprement dites, et les livres sapientiaux ou moraux. La seconde partie, appelée le Nouveau Testament, renferme, dans vingt-sept livres, l'histoire de Jésus-Christ, la mission des Apôtres, leurs actes, leurs épîtres, et l'Apocalypse : ce qui fait pour les deux parties, soixante-treize livres, sur chacun desquels nous allons dire un mot, en conservant l'ordre où ils sont rangés dans l'Ecriture Sainte.

Livres de l'Ancien Testament.

1° Le livre de la Genèse, le premier de la Bible, est ainsi nommé par les Grecs, parce qu'il débute par la création du Monde. Les Hébreux l'appellent *Beresith* (au commencement), selon leur coutume d'indiquer les Livres saints par le premier mot qu'on y lit. La Genèse renferme, en cinquante chapitres, d'abord la création du Monde, la chute de nos premiers parens; puis on y voit l'accroissement

du genre humain, sa corruption, sa punition par le déluge; de nouveaux peuples issus des fils de Noé; la vocation d'Abraham, sa vie; celles d'Isaac, de Jacob, et la naissance du peuple de Dieu. Cette histoire finit à la mort de Joseph, et dure 2369 ans.

2° Le livre de l'Exode (sortie), et en hébreu *Veelle semoth* (voici les noms). Il contient, en quarante chapitres, la suite de l'histoire de la Genèse, c'est-à-dire, la servitude des Hébreux en Egypte, leur délivrance miraculeuse, leur sortie de ce pays sous la conduite de Moïse, et la promulgation de la loi. Cette histoire comprend 145 ans.

3° Le Lévitique, en hébreu *Vaicra* (il a appelé). Ce livre traite, en vingt-sept chapitres, de toutes les fonctions des Lévites. On y voit les différentes sortes de sacrifices, la distinction des animaux purs et impurs; les diverses fêtes, l'année du jubilé. Quant à l'historique, on n'y trouve que ce qui est arrivé au peuple de Dieu dans l'espace d'un mois et demi.

4° Le livre des Nombres, en hébreu *Vaie dubber* (il parla). Le dénombrement des Israé-

lites commence ce livre qui a trente-six chapitres. Son historique comprend tout ce qui s'est passé depuis la seconde année après la sortie d'Egypte jusqu'à la quarantième, environ 39 ans.

5° Le DEUTÉRONOME (seconde loi), en hébreu *Elle haddebarim* (ce sont les paroles). Ce livre, en trente-quatre chapitres, est appelé en grec seconde loi, non qu'il contienne une loi différente de celle qui fut donnée sur le mont Sinaï, mais parce qu'il la répète en faveur des enfans de ceux qui l'avoient reçue et qui étoient morts dans le désert. L'historique de ce livre n'est presque rien ; on n'y voit que ce qui s'est passé depuis le commencement du onzième mois, jusqu'au septième jour du douzième de la même année, qui est la quarantième depuis la sortie d'Egypte ; mais l'auteur y fait un précis de tout ce qui étoit arrivé dans le désert, il explique la loi, et exhorte efficacement à l'observer.

Nota. Les cinq livres dont nous venons de parler, les premiers de la Bible, se nomment le PENTATEUQUE. Les Juifs l'appelent simplement *Thora* la LOI, sans doute parce que la loi

de Dieu donnée sur le mont Sinaï, en est la partie la plus considérable. Moïse est l'auteur du Pentateuque; on n'en peut pas douter d'après ce qui est dit dans l'Exode, *chap.* XXIV, et dans le Deutéronome, *chap.* XXXI. Mais comme dans les huits derniers versets de ce livre, il est parlé de la mort de Moïse, on pense que Josué ou Esdras les y ont ajoutés. L'historien Joseph est d'avis que c'est Moïse lui-même qui a parlé de sa mort, pour prévenir une erreur où le peuple juif auroit pu tomber, en assurant que Dieu l'avoit enlevé. Le Pentateuque a été écrit en hébreu par Moïse qui est mort l'an du monde 2553 (1441 ans avant J.-C.).

6° Le livre de Josué, en vingt-quatre chapitres, renferme l'histoire du peuple juif sous la conduite de ce successeur de Moïse, qui, selon l'opinion commune, n'a exercé cette charge que pendant 17 ans. Ce livre a été écrit en hébreu, par Josué, selon quelques-uns, ou bien après le règne de Salomon, selon d'autres.

7° Le livre des Juges, en vingt-un chapitres, contient l'histoire de ces magistrats souverains

qui gouvernèrent les Hébreux depuis Josué jusqu'à la monarchie. Il commence à la mort de ce capitaine, et va jusqu'à la mort de Samson; ce qui forme un espace de 317 ans. On y voit le peuple de Dieu souvent asservi en punition de ses crimes, et souvent délivré. On ignore qui est l'auteur de ce livre, écrit en hébreu; quelques-uns l'attribuent à Samuel.

8° Le livre de RUTH, en quatre chapitres. C'est l'histoire touchante d'une pieuse Moabite, que Dieu tira d'une extrême pauvreté pour la combler de richesses. Elle épousa Booz, un des plus riches Israélites, dont elle eut un fils nommé Obed, aïeul de David, et l'un des ancêtres de Jésus-Christ. L'auteur de ce livre écrit en hébreu, est incertain; quelques-uns l'attribuent aussi à Samuel.

9°, 10°, 11°, 12°. Les quatre livres des Rois renferment d'abord l'histoire d'Héli et celle de Samuel, qui donne l'intelligence de celle des Rois (les Juifs appellent *Samuel* les deux premiers de ces livres, et ne donnent qu'aux deux autres le nom de *livres des Rois*); ensuite on y trouve l'établissement de la monarchie, et la suite des rois qui ont régné au com-

mencement sur le royaume entier, et après sur le royaume divisé de Juda et d'Israël.

Le premier livre, en trente-un chapitres, comprend l'histoire du grand-prêtre Héli, de Samuel et de Saül. Comme la première année de la sacrificature d'Héli tombe en 2848, et la mort de Saül en 2949, l'histoire de ce livre est de 101 ans.

Le second livre, en vingt-quatre chapitres, est consacré à l'histoire de David, qui dure 40 ans. On croit communément que ce premier et ce second livre ont été composés par Samuel, Nathan et Gad. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que, dans le livre des Paralipomènes, ils sont nommés les historiens de David.

Le troisième livre des Rois, en vingt-deux chapitres, débute par la manière dont Salomon parvint à la royauté, et contient toute l'histoire de son règne. On y trouve ensuite la division du royaume, l'histoire de quatre rois de Juda, et de huit rois d'Israël. Tous ces règnes, celui de Salomon compris, sont de 126 ans.

Le quatrième livre, en vingt-cinq chapi-

tres, contient l'histoire de seize rois de Juda, et de douze rois d'Israël ; on y fait aussi mention de quelques prophètes qui vivoient alors. Les auteurs de ces deux derniers livres, écrits, comme les précédens, en hébreu, sont ignorés; on les attribue à Jérémie ou à Esdras, rien n'est certain à cet égard. D'ailleurs, ce n'est qu'une compilation d'histoires particulières.

13°, 14°. Les deux livres des PARALIPOMÈNES (*id est*, supplément à ce qui a été omis), renferment en effet un supplément de l'histoire des rois, tirée de leurs journaux.

Le premier livre, en vingt-neuf chapitres, commence par un abrégé succinct de l'histoire, depuis la création d'Adam jusqu'au retour de la captivité ; il s'attache ensuite à l'histoire de David jusqu'au sacre de Salomon, en 2990.

Le second livre, en trente-six chapitres, continue les événemens jusqu'en 3468, année où les soixante et dix ans de la captivité étant expirés, Cyrus permet aux Juifs de retourner dans leur pays. Les Paralipomènes, écrits en hébreu, passent pour être d'Esdras.

15°, 16°. Les deux livres d'Esdras.

Le premier, en dix chapitres, est l'histoire du retour de la captivité : il renferme l'espace de 82 ans. Personne ne doute qu'il ne soit d'Esdras lui-même, qui l'a écrit en caractères chaldaïques, plus élégans que les samaritains dont on se servoit avant la captivité. C'est Esdras qui a fait la révision et la nouvelle collection de tous les ouvrages antérieurs des Hébreux, qui sans doute avoient souffert des altérations pendant la captivité.

Le second livre d'Esdras, en treize chapitres, nommé aussi Néhémias, parce qu'on prétend que celui-ci l'a écrit par ordre d'Esdras, est une suite du précédent. On y voit le rétablissement de Jérusalem, du temple et du culte de Dieu. L'historique y est de 32 ans, ce qui fait une durée de 114 ans pour les deux livres d'Esdras.

17° Le livre de Tobie, en quatorze chapitres. Tout le monde connoît l'histoire de cet homme pieux. Nous ne l'avons qu'en grec, quoique Saint Jérôme dise qu'il l'a traduit sur le chaldaïque. Son auteur est inconnu.

18° Le livre de Judith, en seize chapitres;

aussi connu que le précédent. C'est la délivrance miraculeuse de Béthulie, par le courage de cette sainte femme. Auteur également ignoré. Nous avons le texte grec, et cependant Saint Jérôme l'a aussi traduit sur le chaldaïque.

19° Le livre d'ESTHER, en seize chapitres. C'est encore une autre délivrance des Juifs, par une autre héroïne. Auteur ignoré.

20° Le livre de Job, en quarante-deux chapitres, est l'un des plus éloquens de la Bible. On y voit les épreuves terribles où Dieu mit la vertu de ce saint homme, sa patience inaltérable, ses sublimes entretiens avec ses amis, dans ses malheurs. En est-il l'auteur? Alors ce livre auroit été écrit avant le Pentateuque, car Job a précédé Moïse.

21° Les cent cinquante PSAUMES, qui portent le nom de David, mais qui ne sont pas tous de lui; quelques-uns sont plus anciens, d'autres plus récens: il y en a de Moïse, de Samuel et d'Esdras. Tous sont écrits en hébreu.

22° Le livre des PROVERBES, en trente-un chapitres, est un recueil de préceptes divins pour toutes sortes de personnes et pour tous

les états. On les attribue à Salomon; mais *il* paroît que plusieurs y ont travaillé.

23° Le livre de l'Ecclésiaste, en douze chapitres, est un tableau admirable de la vanité, c'est-à-dire, du néant des choses de ce monde. Il est aussi attribué à Salomon, mais sans plus de fondement que le précédent.

24° Le Cantique des Cantiques, en huit chapitres, est une espèce de pastorale en vers, que l'on croit être l'épithalame de Salomon, composée par lui-même.

25° Le livre de la Sagesse, en dix-neuf chapitres, traite d'une manière très élevée de la sagesse de Dieu et de la sagesse humaine. On l'a attribué à Salomon, et même il porte le nom de *Sagesse de Salomon;* mais on ne connoît point d'original hébreu, l'ouvrage n'est parvenu qu'en grec, et les uns le donnent à un nommé Philon, d'autres à Zorobabel qui a construit le second temple, d'autres à un Juif d'Alexandrie.

26° L'Ecclésiastique, en cinquante-un chapitres. Son auteur s'est nommé dans le cinquantième chapitre, Jésus, fils de Sirach, de Jérusalem. Ce livre a été originairement écrit

en hébreu, vers l'an 209 av. J.-C., et étoit intitulé : *Les paraboles*. Mais il ne nous en reste qu'une traduction grecque qui a été faite par le petit-fils de l'auteur, 130 ans av. J.-C. Pourquoi l'a-t-on nommé l'*Ecclésiastique* ? Est-ce parce que les anciens Chrétiens le lisoient à l'église, comme le prétend Saint Augustin ? ou est-ce pour le distinguer de l'Ecclésiaste de Salomon, avec lequel il a beaucoup de rapports ? C'est ce qu'on ignore. On l'a aussi appelé l'*Abrégé de toutes les vertus*.

27°-44° Les dix-sept livres des Prophètes. On distingue ces hommes inspirés en grands et en petits Prophètes ; mais cette distinction n'est fondée que sur le volume de leurs prophéties. Les grands Prophètes sont : *Isaïe*, en soixante-six chapitres ; — *Jérémie*, en cinquante-deux chapitres, et cinq de Lamentations ; — *Baruch*, secrétaire de Jérémie, en six chapitres ; — *Ezéchiel*, en quarante-huit chapitres ; — *Daniel*, en quatorze chapitres. Les petits Prophètes sont : *Osée*, en quatorze chapitres ; — *Joël*, en trois chapitres ; — *Amos*, en neuf chapitres ; — *Abdias*, en un chapitre ; — *Jonas*, en quatre

chapitres ; — *Michée*, en sept chapitres; — *Nahum*, en trois chapitres; — *Habacuc*, en trois chapitres ; — *Sophonias*, en trois chapitres ; — *Aggée*, en deux chapitres ; — *Zacharie*, en quatorze chapitres ; — et enfin, *Malachie*, en quatre chapitres.

45° et 46°. Les deux livres des MACHABÉES, qui contiennent l'histoire de tout ce qu'ont fait ces héros pour la Religion et pour la liberté du peuple de Dieu.

Le premier livre renferme seize chapitres. La durée des événemens qu'on y raconte est de 40 ans. Ce livre a été originairement écrit en hébreu ; mais on n'en connoît qu'une traduction grecque.

Le second livre, en quinze chapitres, embrasse un espace de 14 ans ; il n'existe non plus qu'en grec.

Ces deux livres sont évidemment de deux auteurs différens ; le premier conduit son histoire plus loin, et le second la commence de plus haut. Ils rapportent souvent les mêmes faits, avec quelques circonstances différentes. Leur style n'est pas le même ; celui du premier se rapproche davantage du style

hébraïque. Ils ne s'accordent pas même pour la supputation des temps. Cette histoire, qui est la dernière de l'Ancien Testament, finit à-peu-près à l'an 3869 du Monde (135 ans av. J.-C.)

Livres du Nouveau Testament.

Les vingt-sept ouvrages composant cette seconde partie de la Bible, que l'on dit avoir été écrits en grec, à l'exception d'un seul, l'Evangile selon Saint Matthieu, qui paroît l'avoir été originairement en hébreu, c'est-à-dire, en syro-chaldéen, sont tellement connus, puisqu'ils sont d'un usage journalier dans l'Eglise, que nous nous contenterons d'en donner la nomenclature.

1° L'Evangile selon S. Matthieu, en vingt-huit chapitres. On croit qu'il a été écrit l'an 39 de l'ère de J.-C.; mais rien de certain à cet égard.

2° L'Evangile selon S. Marc, en seize chapitres, écrit, dit-on, vers l'an 43.

3° L'Evangile selon S. Luc, en vingt-quatre chapitres, qui a paru vers l'an 56.

4° L'Evangile selon S. Jean, en vingt-un chapitres, qui a vu le jour vers l'an 96.

5° Les Actes des Apôtres, en vingt-huit chapitres, que S. Luc a publiés en l'an 63.

6° L'Epître de S. Paul aux *Romains*, en seize chapitres, que l'on dit de l'an 57.

7° La première Epître de S. Paul aux *Corinthiens*, en seize chapitres, qu'il a écrite, dit-on, la même année 57.

8° La seconde Epître aux mêmes, en treize chapitres, même date.

9° L'Epître de S. Paul aux *Galates*, en six chapitres, écrite en 56.

10° L'Epître de S. Paul aux *Ephésiens*, en six chapitres, qui est de l'an 62.

11° L'Epître de S. Paul aux *Philippiens*, en quatre chapitres, que l'on croit de la même date que la précédente.

12° L'Epître de S. Paul aux *Colossiens*, en quatre chapitres, même date.

13° La première du même Apôtre, aux *Thessaloniciens*, en cinq chapitres. On la croit la première en date, puisqu'on la place à l'an 52.

14° La seconde aux *Thessaloniciens*, en trois chapitres, même date que la précédente.

15° La première du même Apôtre, à *Timothée*, en six chapitres, est de l'an 66.

16° La seconde à *Timothée*, en quatre chapitres, même date.

17° L'Epître de S. Paul à *Tite*, en trois chapitres, aussi de l'année 66.

18° L'Epître de S. Paul à *Philémon*, un chapitre, de l'an 62.

19° L'Epître du même Apôtre, aux *Hébreux*, en treize chapitres, même date de 62.

20° L'Epître catholique de S. Jacques, en cinq chapitres, date ignorée.

21° La première Epître de S. Pierre, en cinq chapitres. On la croit de l'an 52.

22° La seconde Epître de S. Pierre, en trois chapitres, de l'an 66.

23° La première Epître de S. Jean, en cinq chapitres. On la présume écrite vers l'an 98.

24° La seconde Epître de S. Jean, en un chapitre, même date que la précédente.

25° La troisième Epître du même Apôtre, en un chapitre, même date.

26° L'Epître catholique de S. Jude, en un chapitre, date ignorée.

27° Enfin, l'Apocalypse de S. Jean, en vingt-deux chapitres, a été écrite dans l'île de Patmos, en l'an 94.

...nclature des soixante et ...mposent toute l'Ecriture ...nt été reconnus canoniques ...de Trente. Mais outre cela il ...ouvrages du même genre qui ...nommés apocryphes. Ceux que l'on ...quefois à certaines éditions de la ...: 1° la prière de MANASSÈS; 2° les ...et quatrième livres d'ESDRAS; 3° ...CLI; 4° les troisième et quatrième ...MACHABÉES; 5° l'Epître de S. PAUL ...*odiciens;* 6° l'Epître catholique de S. ...; et enfin, 7° l'Epître de S. IGNACE ...*Ephésiens.*

...terminons ici ce que nous avions à ...sur l'Ecriture Sainte, soit sous le rapport ...l'esprit qui y domine et de toutes les beau... dont elle brille, soit sous le rapport du ...tériel des livres qui la composent. Puissent ...petites notices engager le lecteur à se pé...trer encore davantage de tout ce que ren...rme d'admirable, soit en préceptes, soit en ...emples, cet ouvrage divin sur lequel re...posent le bonheur et le salut du monde entier!

FIN.

TABLE.

Avertissement. v
Choix de (cxx) pensées sur l'existence de Dieu, l'excellence, la vérité, la nécessité et l'institution divine de la Religion; et sur l'immortalité de l'ame. 1
Tableau du Jugement dernier. 146
Choix de pensées et de jugemens sur l'Écriture Sainte, considérée sous le rapport religieux, moral et historique. 177
Notes sur le morceau précédent. 232
Aperçu des différentes parties de la Bible, et des livres qui la composent. . 266

JUN 3 1938